

L'ACTION UNIVERSITAIRE

MARS 1946

- | | | |
|--------------------------|---|--------------------------|
| <input type="checkbox"/> | PAUL M. CRU : LA BELLE FRANCE ÉTERNELLE | <input type="checkbox"/> |
| <input type="checkbox"/> | JACQUES MATHIEU : LITTÉRATURE DISSOLVANTE | <input type="checkbox"/> |
| <input type="checkbox"/> | DEAN C. R. YOUNG : THE EDUCATION OF ENGINEERS | <input type="checkbox"/> |
| <input type="checkbox"/> | JEAN-PIERRE HOULE : INTERVIEWS | <input type="checkbox"/> |
| <input type="checkbox"/> | JEAN HOUPERT : LES COURS DE VACANCES DE LA
FACULTÉ DES LETTRES | <input type="checkbox"/> |
| <input type="checkbox"/> | REX DESMARCHAIS : CLIMAT DE CULTURE | <input type="checkbox"/> |

Association Générale des Diplômés de l'Université de Montréal



COMITÉ EXÉCUTIF :

M. Jules Labarre, président ;
M. J.-A. Lalonde, 1er vice-président ;
M. Gérard Parizeau, 2e vice-président ;
M. E. Massicotte, secrétaire ;
M. Henri Gaudefroy, trésorier ;
M. René Guénette, président du Comité de
Publication ;
Dr L.-C. Simard, président sortant de charge ;
Dr Stéphane Langevin, ancien président.

CONSEIL GÉNÉRAL :

Le Comité Exécutif et les délégués suivants :
Agriculture : M. Gustave Toupin et Roméo
Martin ;
Chirurgie dentaire : Dr Adolphe L'Archevê-
que et Dr Gérard Plamondon ;
Droit : Me Dominique Pelletier et Me Mau-
rice Trudeau C.R. ;
H.E.C. : M. Jean Nolin et Lt. Col. Urgel
Mitchell ;
Lettres : M. Jean Houpert et M. Guy
Frégault ;
Médecine : Dr J.-A. Vidal et Dr Roma
Amyot ;
Médecine vétérinaire : Dr G.-T. Labelle et
Dr J.-A. Viau ;
Optométrie : M. Léopold Gervais et M. Edgar
Lussier ;
Pharmacie : M. Rodolphe Dagenais et M.
Léopold Bergeron ;

Philosophie : M. l'abbé J.-Bernard Gingras
et M. Gérard Barbeau ;
Polytechnique : M. Roland Bureau et M.
Marc Boyer ;
Sciences : M. Roger Lamontagne et M. Abel
Gauthier ;
Sciences sociales : M. Paul Galt Michaud et
M. François DesMarais ;
Théologie : M. l'abbé Irénée Lussier et M.
l'abbé H.-G. Palardy ;
Le président de l'Association générale des
étudiants ;
Trésorier honoraire : l'honorable Henri Groulx ;
Vérificateur honoraire : M. Jean Valiquette
(H.E.C.)
Administrateur : M. Jean-Pierre Houle,
rice Trudeau, C.R.
Avisseurs légaux : Me Roger Bronard, C.R.,
Me Damien Jasmin, C.R.



COMITÉ DE PUBLICATION :

M. René Guénette, président ; MM. Roger
Beaulieu ; Rex Desmarchais, Raymond Des-
Rosiers, Roger Duhamel, Alfred Labelle, Léon
Lortie, Jean Nolin, Fernand Seguin, M. l'abbé
J.-Bernard Gingras.

COMITÉ DES RECHERCHES :

Dr Louis-Charles Simard, président ; Mgr
Olivier Maurault, MM. Roger Brais, Jean
Bruchési, Louis Casaubon, Gérard Parizeau, Dr
Georges Préfontaine, MM. Paul Riou, Jacques
Rousseau, Jules Labarre, secrétaire.

COMITÉ DU FONDS DES ANCIENS :

M. A.-S. McNichols, président, Sénateur Élie
Beauregard, Juge Séverin Létourneau, Docteurs
Stéphane Langevin, Louis-Charles Simard, Ernest
Charron, MM. J.-Édouard Labelle, Oswald May-
rand, Alphonse Raymond, M. J.-A.-M. Charbon-
neau, Me Émery Beaulieu, M. Étienne Crevier,
secrétaire ; Gérard Parizeau, trésorier.



L'Action Universitaire est l'organe de l'Association générale des Diplômés
de l'Université de Montréal.

Les articles publiés dans *L'Action Universitaire* n'engagent que la responsabilité
de leurs signataires.

Rédacteur en chef : JEAN-PIERRE HOULE

Rédaction et administration : 2900, boulevard du Mont-Royal, Tél. AT. 9451

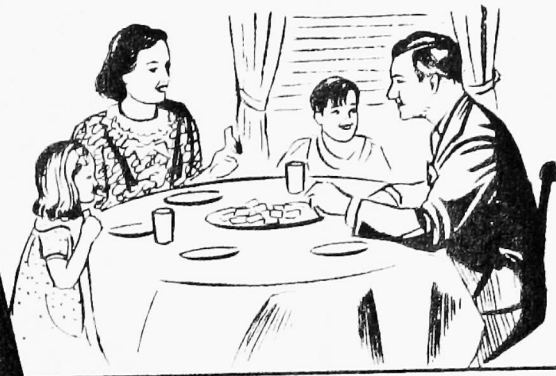
Service de la publicité : Raymond DesRosiers.

Impression et expédition : Imprimerie Pierre Des Marais, Montréal, P.Q.

Abonnement : \$1.00 au Canada et à l'étranger. *L'Action Universitaire* paraît chaque
mois, sauf juillet et août.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

LA BONNE
Ménagère
 SAIT QUE
 LES
**BISCUITS
 DAVID**
 COMPLÈTENT LE
 REPAS FAMILIAL

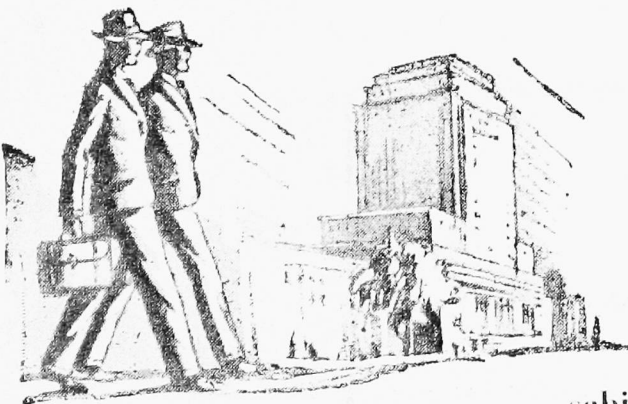


**LES BISCUITS
 DAVID SONT
 TOUJOURS
 FRAIS,
 CROUSTILLANTS
 ET SAVOUREUX!**

Si votre épicier ne les a pas,
 envoyez son adresse à

DAVID & FRÈRE LIMITÉE
 1930, rue Champlain, Montréal

Des hommes de caractère



et d'initiative, des hommes honnêtes, désireux de se faire une bonne carrière dans les affaires . . . c'est ce que demande la plus grosse compagnie canadienne d'assurance-vie, la SUN LIFE OF CANADA. L'expérience de la vente n'est pas nécessaire: les experts de la Compagnie donneront gratuitement des cours aux candidats sérieux et leur apprendront toutes les responsabilités qui deviendront leurs. Les avantages . . . un revenu régulier dès le début, une pension de retraite et des bénéfices en cas de maladie. La Sun Life of Canada bat la marche . . . elle établit l'homme voulu dans une carrière enviée de tous.

~~~~~

S'adresser à

**JULES DEROME,**  
 (H.E.C. '23), C.L.U.,

Gérant, Succursale Carter

IMMEUBLE SUN LIFE  
 Montréal

~~~~~

Sun Life of Canada

ÉTABLIE EN 1865

VERSEMENTS EFFECTUÉS DEPUIS LA FONDATION: \$1,710,000,000



CIGARETTES SWEET CAPORAL

*"La forme la plus pure sous
laquelle le tabac peut être fumé"*

PRÊTS PERSONNELS

On peut obtenir sans difficulté des prêts personnels, pour toute un raisonnable, à n'importe quelle succursale de la Banque Royale du Canada. Ils sont remboursables par versements commodés. Demandez le détail à l'une ou l'autre des succursales.

LA BANQUE ROYALE DU CANADA

39 succursales dans Montréal et le district



Les Fabricants

FASHION-CRAFT LIMITÉE

VÊTEMENTS POUR HOMMES

J-EUGENE RICHARD

Président

DIRECTION

J-LOUIS LÉVESQUE

Vice-président

GÉRARD FAVREAU

Vice-président exécutif et directeur général

LIONEL LACROIX

Directeur général adjoint

W-S. McCUTCHEON

Directeur général adjoint

SOMMAIRE



La belle France éternelle.....	<i>Paul M. Cru</i>	2
Littérature dissolvante.....	<i>Jacques Mathieu</i>	9
The Education of Engineers.....	<i>Dean C. R. Young</i>	12
Robert Charbonneau, de l'Académie canadienne-française et Jean-Paul Vinay.....	<i>Jean-Pierre Houle</i>	14
Les Cours de vacances de la Faculté des Lettres.....	<i>Jean Houpert</i>	22
Climat de culture.....	<i>Rex Desmarchais</i>	25
Échos et Nouvelles.....		29



LA BELLE FRANCE ETERNELLE

Paul M. Cru

Instructeur de Français au Hunter College, N.-Y.
Diplômé de l'École des Beaux-Arts de Lyon

Depuis la fin de la guerre, les journaux américains rapportent parfois des faits aussi surprenants qu'attristants sur les relations des troupes américaines et de la population française. Au Havre, à Rouen, à Marseille, il y a eu des rixes, des bagarres avec des morts et blessés, et l'explication qu'on donne avec une espèce d'excuse à ces faits divers navrants c'est que des soldats désœuvrés avec de l'argent dans la poche ne peuvent guère se distraire sans aller un peu au café. Quand après la dure épreuve d'une longue et dangereuse campagne, on peut enfin se reposer et se distraire dans une grande ville française, il faut bien en profiter. La France n'est-elle pas célèbre pour sa gaîté, son insouciance, sa légèreté, pour la bonne vie qu'on y mène ?

On se représente assez bien le jeune américain après les triomphes de la délivrance, essayant d'explorer Paris pour y découvrir les plaisirs rares et raffinés dont il avait entendu tellement parler, et ne trouvant partout que des gens en deuil, affaiblis par la mauvaise nourriture, énervés par toutes les misères et les humiliations de quatre années de terreur, effrayés par les prix ruineux de toutes les choses les plus nécessaires à l'existence et dé-

moralisés par le scandale de l'impudent marché noir. Parmi ces gens qui ont tant souffert, il y a malheureusement toujours des égarés, n'ayant plus de scrupule et qui offrent au jeune soldat américain de le conduire aux endroits où l'on s'amuse, et de l'aider à se débarrasser le plus vite possible de ses beaux dollars.

Le résultat de cette quête du plaisir dans un temps si peu favorable, fut pour le pauvre garçon un très cruel désappointement. Dans le moment d'amertume intense qui suit la perte de belles illusions et de beaucoup d'argent, il ne sut que répéter à qui voulait l'entendre : "I want to go home !... I am sick of this Paree !... The French are a pack of robbers !"

Voyez les numéros de certains magazines illustrés de ces derniers mois, et vous comprendrez les lamentables amusements qui s'offraient à ce jeune garçon trop confiant et trop assoiffé de plaisirs inconnus. En voyant les photographies d'un réalisme choquant de ces revues, montrant ce pauvre jeune soldat perdu dans une grande ville étrangère, qui ne serait comme lui, dégoûté, écœuré des mêmes étranges découvertes et désireux comme lui de vite retrouver la bonne et saine atmosphère de notre "home" ?

Mais des gens cyniques diront qu'il n'y a rien de nouveau à cela, l'être humain étant le même partout et toujours. Après un temps de danger il cherche le plaisir avec avidité et comme il doit s'y attendre, il ne trouve jamais que d'amères désillusions. Le soldat victorieux, acclamé, aimé comme un libérateur est forcément étourdi par les acclamations et il est naturellement porté à prolonger la fête. Le besoin de se détendre est si impérieux qu'il ne distingue pas la valeur fine ou vulgaire d'un amusement. Il ne comprend pas l'impossibilité de goûter un vrai repos, une joie parfaite au milieu d'un peuple encore tout endolori par une effroyable et trop longue souffrance.

Cette pénible expérience des soldats américains en France est un sujet digne d'être médité. Observons, tout d'abord que sans doute un très petit nombre seulement a été déçu. Les heureux, comme toujours, n'ont pas d'histoire, et quelques malheureux criant très fort suffisent à faire croire que le monde est bouleversé.

Pourtant il est bien triste quand même de penser que tant de braves jeunes gens, de ceux qui avaient été nos véritables sauveurs sont revenus de France avec de si mauvais souvenirs. Leurs reproches il est vrai, sont bien un peu puérils, mais montrent un malentendu infiniment regrettable. Ils mêlent des critiques générales avec des rancunes personnelles pour des mauvais tours qu'on leur a joués et ils racontent comment à telle ou telle occasion on les a volés, pillés, trompés, comment les Français s'habillent mal, comme leur vin est détestable et leur cuisine abominable. Reproches pénibles à entendre quand on pense au manque de nourriture et de vêtements de la population française, mais reproches pardonnables à de jeunes sol-

dats ayant traversé le pays à la course en poursuivant l'ennemi, y revenant après avoir vu une Allemagne moins ruinée, mieux nourrie et nullement déprimée. Par un de ces curieux hasards de la guerre, ces jeunes américains trop généreux envers le plus traître des ennemis, n'avaient pas eu le temps de connaître son caractère et de se rendre compte de l'ignoble horreur de ses camps de concentration et de mort.

Pour expliquer cette manière trop partielle, trop rapide et trop superficielle de juger les choses, on peut se demander si l'éducation de cette jeunesse n'avait pas été faussée en ce qui concerne la France.

Dans les écoles et collèges en Amérique on enseigne bien la langue française, mais les élèves, en grande majorité, ne l'étudient que très rapidement, donnant toute leur attention aux sujets qu'on leur dit être de première importance, les mathématiques, les sciences, les affaires. En Amérique, les éducateurs ont trop dédaigné et même souvent combattu l'enseignement des langues étrangères. La guerre ne semble pas avoir fait changer les idées de ces pédagogues aux vues étroites. Car aujourd'hui encore dans un monde qui cherche à s'unir, à se comprendre, ces chefs de l'éducation, véritables souverains dans le domaine de l'instruction, ne pensent qu'à former des financiers et des commerçants, sans voir que le défaut d'un manque de culture artistique et littéraire, l'ignorance trop complète des civilisations étrangères, ne peut produire que des générations de xénophobes égoïstes qui se méprendront dangereusement sur leur rôle dans le monde. Car ils ne pourront regarder les autres peuples qu'avec le dédain des gens prospères se croyant supérieurs parce qu'ils ont le confort matériel.

Ces jeunes gens qui reviennent de France, dont quelques-uns ont certainement déjà un peu cette mentalité, ont passé à côté de merveilleuses choses sans les avoir vues. Ils ont peut-être cherché "la belle France" dont ils avaient entendu parler, mais ils ne l'ont pas trouvée. Car leur idée de "la belle France" était fautive au commencement. Ils se la représentaient sans doute comme un pays de cocagne où l'on s'amuse toujours, où l'on boit du champagne à tous les repas, où il y a partout des cabarets, des bals Tabarins, des Moulins Rouges, où l'on fait la noce sept jours par semaine.

On dit d'ailleurs trop facilement "la belle France" en sous-entendant un peu tout ce qu'on veut. On ne sait guère en général ce que cela veut dire : paysages, villes, climats, ou mœurs faciles, vie joyeuse à prix très bas, dîners de princes et Folie Bergère tous les soirs ?

C'est peut-être à cause d'un malentendu sur ce point que beaucoup de touristes autrefois comme les jeunes soldats aujourd'hui revenaient assez désenchantés en Amérique, gardant une sottise et enfantine rancune à la France de ne pas leur avoir donné tout ce qu'ils attendaient d'elle.

Ils étaient lassés de leur séjour à Paris, fatigués d'être promenés en plein mois d'août, à travers des musées, des cathédrales, des palais. Ils ne voulaient plus entendre parler des longs circuits arrangés d'avance, sans surprise ni imprévu, un jour à Nice, quelques heures à Evian, à la Bourboule. Partout les mêmes hôtels et de longues et fatigantes heures en autocar. Ils voulaient vite rentrer chez eux. "I want to go home" disaient-ils aussi. Ils avaient demandé expressément et on leur avait fait visiter spécialement des endroits curieux, des cabarets aux drôles de noms, le Chat Noir, le Rat

mort, l'Âne Rouge, le Panier à salade. On les avait menés dans des caveaux, dans des prisons de reine, dans des ateliers de cubistes et dans des repaires d'apaches. Mais tout cela sentait l'artificiel, le faux et l'article "mélodrame" pour touristes. Déçus, ils se disaient qu'on s'était moqué d'eux avec ces farces. Au bout du compte ils ne sentaient qu'une accablante fatigue et tout dansait dans leur tête, ce qu'ils avaient vu au Louvre, comme au cabaret des Quatr'z'Arts.

Les voyages sont toujours fatigants et les belles choses peuvent étourdir quand on les voit trop hâtivement. Et puis il y a cette mystérieuse nostalgie, étrange ennui qui poursuit le voyageur peu entraîné aux explorations lointaines. Plus que tout peut-être, cette nostalgie du foyer qu'on a quitté est la cause de ces coups de folie subite où le touriste épuisé, anéanti, se réveille en sursaut pour s'étourdir et demande à grands cris du champagne, de la musique et tout le reste.

Du chemin de fer, de la grande route où passent les autocars on ne garde qu'une impression pénible de foules pressées, de bruit, de soleil torride et de poussière. Pour bien jouir d'un voyage il faut des loisirs, il faut aller lentement, il faut avoir lu quelque chose sur le pays qu'on parcourt, il faut avoir depuis longtemps fait la connaissance des monuments au moins par des gravures et des paysages, par les tableaux des maîtres ; il faut connaître les mœurs et les coutumes par des romans régionalistes et avoir appris par toute la littérature quelque chose du caractère des habitants. Il faut en somme s'être préparé d'avance à entrer en communion avec les gens et les choses qu'on va rencontrer.

L'étranger qui a un peu de culture et le sens de l'observation est toujours frappé et enchanté par la beauté de

la France, par ses plaines bien cultivées, ses forêts bien entretenues, ses montagnes aux aspects les plus variés, ses côtes rocheuses ou sablonneuses, ses vieux villages pittoresques, inspirations des artistes et lieux d'étude pour l'historien ou le linguiste qui s'intéresse aux dialectes. Ce voyageur un peu instruit, admire les villes pleines d'animation, les boulevards plantés d'arbres, les jardins publics pleins de fleurs, de fontaines et de statues, les beaux cafés clairs et accueillants avec leurs chaises et leurs tables s'étendant le long des larges trottoirs. Il admire plus que tout les églises et les cathédrales, joyaux inimitables légués par les siècles passés, les châteaux pleins d'histoires et de légendes, les palais royaux, où dorment tant de souvenirs.

Mais est-ce que d'autres pays n'ont pas de semblables merveilles ? Alors, le voyageur enthousiaste répond que c'est son doux climat qui fait le principal attrait de la France, et en comparaison il citera le climat trop pluvieux de l'Angleterre, trop sec de l'Espagne, trop chaud de l'Italie, trop froid des pays scandinaves.

Pourtant les touristes fatigués, comme les soldats désœuvrés, ne voient pas tout cela ; mais ils remarquent fort bien le marché noir, le retard des trains, le téléphone qui ne marche pas, le mauvais tabac et les allumettes qui ne s'allument qu'une sur vingt pour vous suffoquer et vous brûler les doigts. Ceux qui avaient visité la France avant la guerre doivent remarquer aujourd'hui un abaissement de la santé générale au physique comme au moral. Ils ont pitié des vieillards, des femmes et des enfants qui ont faim, mais ils ne comprennent pas que l'administration soit impuissante à empêcher les vols et les pillages de colis de nourriture envoyés d'Amérique, comme à surveiller le commerce des vêtements, pour en empêcher l'expor-

tation, dont le prétexte est que les articles de Paris sont plus que jamais demandés à l'étranger. Evidemment ils sont trop portés à croire que tout le mal vient des Français eux-mêmes, et ils ne vont pas se renseigner pour voir si des tricheries de paquets se font aussi en cours de route et même au départ, du pays même d'où on les fait envoyer.

Il est triste de voir cet état de chose, aggravé par des malentendus où le tort n'est pas tout d'un seul côté. Car si les journaux américains reproduisent sans commentaires les opinions trop hâtives et partiales de jeunes gens déçus de ne pas avoir trouvé la France à la hauteur de sa réputation de légèreté et Paris de sa renommée de foire à plaisirs, il faut remarquer que de leur côté les journaux français, même ceux qui paraissent en Amérique ne font pas une campagne assez vigoureuse pour faire cesser le honteux marché noir, d'un côté et de l'autre de l'Atlantique, pour dénoncer, sans distinction de nationalité ceux qui empêchent les précieux colis, portant de bonnes et nourrissantes choses aux petits enfants de France, d'arriver complets à destination. Dans tous ces vilains "chopardages" de la nourriture des pauvres, il ne faut pas parler de nationalité. L'Amérique et le Canada sont les pays les plus généreux du monde et leur manière de donner est aussi magnifique, aussi touchante que ce qu'ils donnent. La France est un pays aussi noble et aussi libéral, comme on l'a vu pendant l'occupation, où chaque habitant secourait son voisin, cachait le persécuté, aidait la résistance. Mais il y a toujours de mauvaises graines dans le meilleur froment, et les profiteurs sans scrupule ni pitié, ces mauvaises graines du monde se trouvent dans tous les pays.

En parlant de ces pénibles choses ne leur donne-t-on pas trop d'import-

tance ? Est-ce qu'on ne les agrandit pas démesurément, avec des commentaires qui les exagèrent ? — Non ! car ce sont des innocents qui en supportent les conséquences. Non ! car il est toujours bon de comprendre la cause d'un préjugé et de chercher ce qui porte tort à un peuple malheureux. Et c'est déjà soulager la misère de la France que de redresser son prestige en rappelant à tous, aux étrangers comme aux Français eux-mêmes, ce qu'elle est vraiment et de dire très haut qu'elle mérite aujourd'hui autant qu'autrefois les beaux titres, que le monde entier lui a toujours donnés, de "belle" et de "douce France".

Les vilaines habitudes, les démoralisations, les mesquines fraudes, les bas tripotages qui résultent de la guerre et de ses conséquences, famine, ruine, inquiétude, énervement, fatigue, tous les abaissements moraux, les petites tares momentanées, trop visibles pour l'étranger mal renseigné, passeront comme l'ombre et comme le vent sans laisser la moindre trace.

C'est à cause de la faim et du froid que Paris aujourd'hui n'a plus le charme d'autrefois. Mais le caractère national se fortifie dans l'épreuve et demain son courage et sa grandeur frapperont tout le monde.

Le beau climat de la France reste le même, son sol est aussi riche, ses villes et villages, malgré leurs ruines, ont encore de fiers monuments et le Français, malgré ses misères, reste aussi ce qu'il a toujours été, vaillant, honnête, travailleur, inventif et généreux, avec en plus toutes ses anciennes vertus de patience et de persévérance perfectionnées au plus haut point par une des plus longues et des plus pénibles épreuves qu'un peuple ait jamais connues.

Le voyageur cultivé n'a jamais parlé de Paris comme d'une grande foire à

plaisirs et de la France comme d'un pays fatigant, coûteux et décevant à explorer. Mais pour bien la connaître il faut une certaine initiation. Il faut une autre culture que celle des clubs et des cafés-concerts pour aller à sa découverte et trouver les endroits où il faut se placer pour bien la juger, les lieux de douceur et de rêve où l'on apprend à l'aimer. Il faut une initiation pour goûter le charme infiniment mélancolique du parc de Versailles à l'automne, pour jouir de ses jardins, de ses jets d'eau, de ses escaliers de marbre rose, de ses grandes allées désertes remplies de tant de souvenirs. Pour le touriste aux goûts d'artiste le Mont-Saint-Michel, n'est pas trop loin des boulevards. Il ne trouve pas que cette merveille n'est qu'une ancienne prison, d'où l'on ne voit que l'immensité des sables mouvants, de la mer agitée par le flux et le reflux des marées. Il ne se demande pas pourquoi il faut aller visiter Chambord, Chenonceaux, en faisant des arrêts ici et là, de longs détours par Blois, Loches, Azay-le-Rideau et Chaumont-sur-Loire. Il ne voudra pas être, toujours et partout, accompagné d'une bande de ses compatriotes incapables d'aller seuls à la découverte des belles choses et qui docilement suivent leur guide toujours pressé en écoutant ses descriptions mélodramatiques d'un air ahuri. Il ira à Orange, à Aix-en-Provence, à Saint-Rémy, à Nîmes pour le simple plaisir de voir de vieilles pierres cassées, craquelées, bosselées, des colonnes brisées, des tombeaux aux inscriptions effacées. Il fera sa visite aux arènes les jours où il n'y a point de fête et point de foule afin de mieux voir dans la solitude et le silence les traces sanglantes des martyrs chrétiens et non pas celles des récentes courses de taureaux. Il n'aura pas peur d'aller par-delà les déserts de la Camargue pour faire un pèlerinage à

cette ville de légende, à cette étrange et mystique cité d'Aigues-Morte qui semble dormir aux bords de ses mornes étangs illimités. Là il ne demandera pas ce qu'on joue au cinéma, ni où se trouve le music-hall ; mais il ira rêver sur les remparts, en contemplant la splendeur d'un soleil couchant, cherchant dans le mirage du riche crépuscule les nefs ornées des fleurs de lys d'or du bon roi Saint-Louis et les roses trémières avec les nénuphars blancs du jardin de Bérénice. Il ne s'endormira pas dans l'autocar, en traversant la région désolée des Causses, car il voudra y découvrir les monstres et les fantômes pétrifiés qui restent debout parmi les murs de blocs cyclopéens amoncelés par les siècles avec l'aide du mistral, des avalanches, des pluies délugiennes et du Tarn capricieux polissant la pierre avec ses vertes eaux tranquilles, ou les découpant avec ses flots furieux et sauvages. Il traversera à pied le Vercors par les sentiers des maquisards et passera par des tunnels humides et des ponts branlants, pour aller vers les hautes montagnes de la Chartreuse et de Valneige chercher le refuge des anciens moines et la caverne de Jocelyn. Il montera vers les hautes Alpes en pensant aux extases de J. J. Rousseau devant les spectacles de la nature et il apprendra ce que c'est qu'un paysage romantique en s'arrêtant à un sommet pour contempler au loin le lac d'Annecy, en écoutant le chant des cascades et le sourd mugissement des sapins noirs montant à l'assaut des glaciers.

Tout le charme de la belle France alors lui apparaîtra, qu'il se laisse conduire dans le pays d'Oloron par Taine, dans le pays Basque par Loti, à Carcassonne par Viollet le Duc, à Avignon par Roumanille et Daudet, à Toulouse à Albi par Jean Paul Laurent, dans le Berry par George Sand, en Lorraine

par Barrès, dans l'île de France par Corot et Daubigny. Les peintres, les poètes, les architectes, les savants sont de meilleurs cicérones que les guides payés par les agences de voyages.

Je me souviens du fol élan d'enthousiasme d'un jeune ami américain, avec qui je voyageais, chaque fois que nous arrivions à un endroit qui lui rappelait un livre lu, un poème déclamé, un tableau admiré. Une fois c'était un village normand qu'il reconnaissait d'après quelque description de Guy de Maupassant, une autre fois c'était Péguy qui le faisait bondir debout dans notre automobile ouverte en apercevant au loin les tours de la cathédrale de Chartres, ou Paul Fort qui le faisait escalader une hauteur pour contempler le confluent de la Seine et de l'Yonne à Montereau. Une autre fois en Provence, il cria tout à coup : "Arrêtez !... regardez !... voyez ces avoines inondées de soleil, ces rochers violets et ces grands cyprès noirs !... c'est le tableau de Van Gogh qui était au Musée d'art moderne à New-York. Plus loin ce fut Cézanne qui lui fit dire : "La Méditerranée !... la voilà, la vraie... et non pas comme un simple chromo !

Ceux qui n'ont pas reconnu "la belle et douce France" à leur premier voyage, y reviendront un jour, car quelque chose sûrement les aura touchés et cela les attirera mystérieusement de loin, comme la Grâce qui finit par pénétrer le cœur le plus rebelle pour le gonfler de remords et de repentirs en l'inondant de lumière.

Quelque chose les aura touchés !... et ils se souviendront, non pas peut-être d'un paysage de Cézanne, d'une cathédrale du XIIIe siècle, d'un château de Pierrefonds, car tout le monde n'a pas l'œil artiste, ni le goût d'un historien ; mais ils se souviendront d'une petite commune, où ils auront entendu parler d'actes de charité et

de dévouements accomplis spontanément et restés oubliés. Cette petite commune ils le savent est typique de toutes les communes de France. Un humble village, perché au flanc d'une colline, avec un maire paysan qui trompa mille fois la Gestapo avec de faux papiers donnés à certains de ses administrés obligés de s'enfuir vers le maquis de la Savoie ou des Cévennes..., le curé complotait avec le pasteur pour faire échapper un pauvre vieillard juif et sa femme et pour les cacher dans un couvent... le médecin déclarait aux autorités qu'un tel ou un tel de ses malades, soupçonné de gaullisme était à l'agonie et ne pouvait pas être emmené à la préfecture pour être interrogé.... l'instituteur, grâce à ses élèves savait tout ce qui se passait dans le pays et risquait chaque jour l'arrestation, la torture et les camps de concentration en portant des papiers dangereux et en passant à tel et tel l'avis donné secrètement par les gendarmes qu'ils avaient l'ordre de l'arrêter... une pauvre servante envoyait des "colis de nourriture" à sa maîtresse anglophile dont la propriété avait été saisie et le revenu bloqué simplement pour le bon plaisir de Vichy.... un fermier chargé de famille logeait et nourrissait des réfugiés du nord..., un petit propriétaire, au risque d'être pendu au premier arbre, faisait parvenir aux maquisards, cachés dans

la montagne, ce qu'il avait collectionné chez chaque habitant de la commune, des pommes de terre, du lard, des fromages, de la volaille, des œufs... une vieille épicière l'aidait avec sa carriole traînée par un âne pour porter où il fallait ces précieuses choses... et tous et tous faisaient quelque chose sans hésiter, sans trembler devant des risques inouis...

"No ! the French are not a pack of robbers" — vous répondra le petit G. I. qui est arrivé avec son bataillon à ce petit village, juste à temps pour empêcher que les Allemands en fuite ne l'incendient, car c'est lui, qui parlant un peu le français, se mit en communication avec les quelques vieux, les enfants et les femmes pour savoir où étaient les sentiers, et placer ses canons à la pointe d'un certain plateau commandant la plaine, la grande route et la ligne du chemin de fer. Et ce petit G. I. surpris de la science militaire de ces femmes et de ces enfants en guenilles reste convaincu que ces gens de la résistance valait les meilleures troupes allemandes ; et c'est lui qui par admiration et reconnaissance, leur envoie aujourd'hui des colis de viande, du beurre et du chocolat, et qui leur écrit en terminant ses lettres par cette signature "Votre ami dévoué Charlie... ami de la "belle France éternelle".

CALUMET 6077

*Galerie
de tableaux*

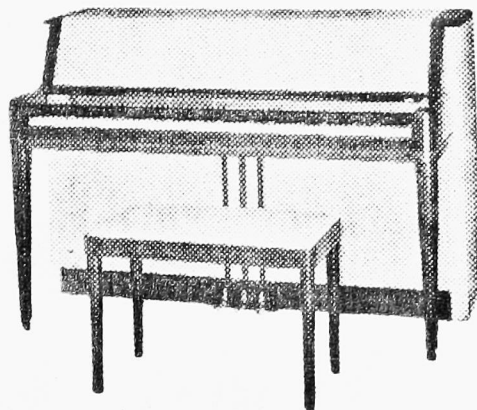
L'ART FRANÇAIS

Louis-A. LANGE

370 ouest, LAURIER

*Spécialité d'œuvres
d'artistes canadiens*

• NOUS FAISONS L'ENCADREMENT •



Modèle "BLENDTONE"

LES PIANOS LESAGE LIMITÉE

STE-THERÈSE, P.Q.

La plus ancienne fabrique de pianos
de la Province de Québec

Représentant :

Jules-L. LESAGE

281 rue GOHIER — VILLE ST-LAURENT, P.Q.
BYwater 2097

*Les plus grands spécialistes de fouritures au détail du Canada
depuis plus de soixante ans*

CHAS DESJARDINS & C^{IE} LIMITÉE

FRANÇOIS DESJARDINS, Président et propriétaire

1770, rue Saint-Denis, MONTRÉAL

Téléphone : HARbour 8191

France-Couture

1420, RUE DRUMMOND, MONTREAL

SOIERIES
LAINAGES
DE HAUTE
QUALITE

•
CRAVATES
DE CHOIX

A votre santé Pour votre santé

Toute personne normale doit boire au moins deux pintes d'eau par jour. Suivez cet avis, et rendez cette action doublement bienfaisante en buvant régulièrement quatre fois par jour l'eau de source naturelle "Montclair-Richelieu". Aidez la nature; obtenez les sels nécessaires à tenir votre organisme en parfait équilibre.

Supérieure à toute eau de cette nature, tant importée que domestique. Lisez les analyses comparatives tirées du Bulletin No. 20 du Service des Mines et Ressources du Canada.

PARTIES AU MILLION	Vichy Célestin	Montclair- Richelieu
Bicarbonate de Soude	291.6	1511.90
Chlore de Chaux	30.6	849.0
Bicarbonate de Magnésie	18.7	113.63
Bicarbonate de Chaux	26.4	41.47
Bicarbonate de Strontium	0.3	2.41
Ferrugineux	0.3	4.00
Silicates	3.4	22.30
Bicarbonate de Potasse	18.0	1.42
Phosphate de Soude	5.1	—
Sulphate de Soude	16.6	1.28
	411.0	2547.41

DEUX FORMATS COMMODES :

7 oz., bouteille individuelle — 24 bouteilles \$0.80
30 oz., bouteille de famille — 12 bouteilles \$2.20



La Cie d'Eau de Source MONTCLAIR-RICHELIEU

1515 rue de la Montagne

Téléphone: MARquette 6825

MONTREAL

• LIVRAISON RAPIDE DANS TOUTE L'ÎLE DE MONTRÉAL •

LITTÉRATURE DISSOLVANTE

Jacques Mathieu

Beaucoup de choses sont changées au Canada français. Il y a plusieurs années, les querelles philosophiques ou littéraires de la France nous arrivaient un peu vieilles. Il n'en est plus de même maintenant. La preuve qu'il y a quelque chose de changer, c'est que des écrivains de chez-nous, on les croirait plus français que les Français eux-mêmes, aimeraient voir notre littérature à la remorque de la littérature française, même celle de la Résistance, comme s'il pouvait exister une littérature "résistantialiste". Une littérature est bonne ou mauvaise. Si elle est bonne, on pourra lui donner tous les qualificatifs que l'on voudra, cela n'y changera rien. Ceci prouve que les temps ont évolué. Nous suivons d'assez près les courants nouveaux de la pensée française. Nous savons que la dernière pièce de Jean Giraudoux, "La folle de Chaillot" vient d'être jouée à Paris au Théâtre de l'Athénée, par Louis Jouvet et sa troupe, que François Mauriac écrit une nouvelle pièce, que les grands prix littéraires ont été attribués à des ouvrages "résistantialistes", ce qui n'est pas une garantie de survie. La querelle de "l'existentialisme" ou du "sarttrisme" ne nous laisse même pas indifférents.

Sans avoir lu ses ouvrages, bien peu les ont lus, il suffit de parcourir les périodiques français, pour savoir toutes

les critiques que soulèvent les livres de Sartre.

Ayant eu l'occasion de lire quelques unes de ses œuvres, je voudrais surtout parler de son roman, **Les chemins de la liberté**, qui me semble être une parfaite illustration de sa philosophie, dite "existentialiste". Ce livre a déjà fait couler beaucoup d'encre en France. Les critiques, en général, se sont montrés très sévères, et non sans raison.

L'ouvrage comprendra trois volumes. Deux sont parus à date : **L'âge de raison** et **Le sursis**. Le personnage principal de **L'âge de raison** est Mathieu Delarue, professeur de philosophie, comme M. Sartre. Tout le long du volume, Mathieu cherchera quelques billets de mille francs, pour que Marcelle, sa maîtresse, puisse se faire avorter. Son frère et son ami Daniel lui refusent l'argent. Delarue croit peut-être que le sentiment maternel n'existe pas chez sa maîtresse. Ce en quoi il se trompe. Mathieu ayant trouvé l'argent, qu'il a d'ailleurs volé, à une chanteuse de cabaret, se voit très mal reçu par Marcelle qui lui jette l'argent au visage. Elle mariera Daniel, l'ami de Mathieu. On croira peut-être à la moralité et aux beaux sentiments de Daniel. Celui-ci est un inverti qui se marie par masochisme.

Il y a d'autres personnages dans ce premier volume qui sont aussi pourris les uns que les autres. Deux russes, Boris et Ivitch, amis de Mathieu, pour qui la morale est chose inexistante. Ils passent leurs nuits à danser et à se saouler. Le personnage le plus sympathique est Brunet. Pour lui la vie a un sens, il milite en faveur du communisme.

Dans le tome II, **Le Sursis**, l'action se passe en 1938, durant les jours qui ont précédé Munich. On sent venir la guerre, on voit des pacifistes cotoyer des gens prêts à sacrifier leur vie pour la patrie. Jean-Paul Sartre use ici d'un procédé qui n'est pas neuf, mais très ingénieux tout de même. Ce procédé "simultanéiste" a déjà été employé par le romancier John Dos Passos entre autres. Sartre veut nous faire prendre "une conscience globale de l'Europe" selon l'expression de Gabriel Marcel. Une multitude de personnages, disséminés un peu partout s'agitent devant nos yeux : Hitler et Chamberlain essaient de régler le sort de l'Europe, Mathieu Delarue est en vacances à Juan-les-Pins, un ouvrier parisien se prépare à rejoindre son régiment, etc.

J'ai écrit plus haut que **Le Sursis** est moins dangereux que **l'Âge de Raison**. Dans le tome II, quelques personnages ont au moins un but. On sait que la guerre est inévitable ; un souffle de patriotisme anime les consciences.

Je ne crois pas qu'on ait écrit livres aussi répugnants que **Les chemins de la liberté**. Barbey d'Aurevilly disait de Zola, qu'il entraînait pour y ajouter, dans les écuries d'Augias. Que dire alors de M. Jean-Paul Sartre ? "Toute l'hu-

manité est réduite au centre du corps", écrivait Robert Kemp dans **Les Nouvelles Littéraires**, du 10 octobre 1945. M. Jean-Paul Sartre croit-il faire œuvre d'art ? L'auteur semble obsédé par la physiologie la plus répugnante. Les personnages parlent un langage obscène, ils commettent les actions les plus basses. Nous sommes portés à croire que les "existentialistes" se sont entendus pour nous donner la "nausée" pour employer une expression de M. Sartre. Simone de Beauvoir, une autre existentialiste, a écrit un roman **Le sang des autres**, où il est question d'avortement. Dans Huit-Clos, Sartre nous présente un déserteur, une lesbienne, une infanticide.

André Gide a écrit que "l'on ne fait pas de belle littérature avec de beaux sentiments". Admettons que Gide a raison. Nous ne sommes pas partisans de la bondieuserie ; d'autre part, nous sommes persuadés que cette littérature déprimante et fangeuse n'apporte rien de bien réconfortant à notre pauvre humanité. Citons encore une fois Robert Kemp : "A l'heure où l'humanité, et ce fragment surtout d'humanité qu'est la jeunesse française, aurait besoin d'illusions, il leur enlève le secours du "mensonge vital" ; sa vérité risque de les tuer. Le "mal de la jeunesse" que les philosophes de 1920 ont développé, et parfois créé en Allemagne, après la défaite, l'œuvre sartrienne menace de le fixer chez-nous". C'est là, à mon sens, que réside tout le problème. La France qui a connu la défaite et l'occupation, n'a certes pas besoin de poison, mais bien de remèdes tonifiants. Nous ne désespérons

pas de la France, nous savons de quoi elle est capable, toute son histoire est là pour le prouver. Mais cette philosophie du désespoir, ne la guérira certainement pas des maux dont elle souffre.

Nous reconnaissons à Jean-Paul Sartre un immense talent. Une pièce comme **Huit-Clos.** est sûrement un grand morceau littéraire. **Les Chemins**

de la Liberté est aussi un ouvrage de grande valeur. Mais si l'art a ses droits, on ne peut ignorer ceux de la morale. M. Jean-Paul Sartre ne s'en préoccupe pas beaucoup. La plupart de ses œuvres, pour ne pas dire toutes, sont dissolvantes. Nous ne pouvons faire qu'un souhait; que la jeunesse française ne subisse pas l'influence de cet écrivain dangereux.

† 0 †

*La campagne de recrutement se continue.
N'oubliez pas de remplir la formule
contenue entre les pages 16 et 17*

THE EDUCATION OF ENGINEERS

Summary of an address by Dean C. R. Young, Faculty of Applied Science and Engineering, University of Toronto, on "The Education of Engineers", given before the Association des Diplômés de l'Ecole Polytechnique, Montreal, February 9, 1946.

1. Rise of Collegiate Training for Engineers

In English-speaking countries there was early distrust of young engineers trained in colleges and they had to make their way against the strong prejudice of men trained under the pupilage or apprenticeship system. Hence, schools of engineering of university grade were late in arriving in Great Britain.

France proceeded differently. The seed of the first engineering school was planted when Louis XV, in 1747, appointed Perronet to become chief engineer of bridges and highways, and charged him to instruct the designers "in the sciences and practices needful to fulfilling with competency the different occupations relating to the said bridges and highways". Out of this came, in 1775, the celebrated government — sponsored Ecole des Ponts et Chaussées.

The urgent need of the United States to train large numbers of young engineers to push forward its great westward expansion early

in the nineteenth century, the scarcity of experienced engineers who could train them as apprentices, and the slowness of this system, brought about the establishment of the first engineering college in North America, Rensselaer Polytechnic Institute, at Troy, N.Y., in 1824. In taking this step, French leadership in engineering education at the college level was recognized and followed. Unfortunately, the rapid multiplication of engineering colleges in the United States has been to some extent at the expense of the highly essential intermediate schools known as technical institutes.

Founded in 1873, l'Ecole Polytechnique de Montréal, took an early and very significant part in the training of engineers in Canada. The fundamental character of its work and the avoidance of intensive specialization have been a commendable source of strength.

2. Objectives of Modern Engineering Education

The primary essential of engineering education, and the characteristic that distinguishes it from the pursuit of the liberal arts, is that it provides the basis for technical or professional competency. If an engineering college fails to achieve

(1) A cause de l'importance de la conférence donnée au banquet annuel de l'Association des Diplômés de Polytechnique, nous croyons devoir reproduire ce texte.

this, it has not succeeded in its mission. It must enable the young man to become familiar with the sciences basic to engineering; must give him some idea of practice in applied or professional subjects; must develop in him some rudimentary skills in such work as draughting, testing, experimentation, and computation; must bring a conception of engineering as an art and begin to lay a foundation for engineering judgment.

At the same time, the engineering school must inculcate in the young man strict and uncompromising ideals of professional integrity. There should be established a recognition of the confidential relationship between the engineer and his client or employer, of the principle of courtesy and fair play between colleagues and rivals, and of the duty of providing honest and conscientious service of the public.

The modern professional school is laying increasing emphasis on the need for preparing young engineers for the responsibilities that must rest on every educated and effective citizen in a democratic society. It is no longer considered sufficient to turn out of the universities and colleges, young men who are socially illiterate and exclusively concerned with the practice of techniques in which they have already developed some competency. In themselves these are good, but a world of narrow and intensive technicians and technologists, uninterested in anything but their specialties, would be a sorry place in which to live.

3. Present Trends in Engineering Education

Certain clearly defined trends are appearing in engineering education. Training is being directed to the needs of three major groups:

- 1) Those who follow engineering programmes of the usual or traditional type extending over four or five years;
- 2) Those preparing for careers in the operation and management of industry; and
- 3) Those seeking to fit themselves for unusual scientific and creative accomplishments.

The great majority of engineering undergraduates will continue to be found in Group (1). Increasing numbers will be comprised in Group (2), as the emphasis shifts in Canada from capital construction and development to production. From Group (3), always and necessarily small in numbers, will come the more basically original and creative scientist-engineers, such as those who so vastly contributed to the victory in the Second World War. These unusual men will seek a much more rigorous training than that within the desire or the capacity of 95 per cent of undergraduates. It will ordinarily extend into several post-graduate years.

4. Liberalization of Engineering Courses

Professional schools of engineering are in increasing numbers liberalizing their courses to the end that the young man while in the university or college may acquire some familiarity with the humanistic and social fields. He is encouraged to develop a sympathetic interest in social questions and at least a sustaining, if not a creative, interest in cultural activities. It is the hope that by stimulation and guidance he will on graduation be able to take his place comfortably and effectively alongside graduates of liberal arts colleges in any situations that are the common concern of all solid citizens.

ROBERT CHARBONNEAU

de l'Académie Canadienne-française

Jean-Pierre Houle

Il fut un temps, pas très éloigné, pendant lequel la publication d'un livre canadien, oeuvre d'imagination, n'éveillait la curiosité que de quelques amis de l'auteur, de deux ou trois critiques et puis le silence enveloppait le poète, le romancier, la poussière et les rats épuisaient le reste de l'édition. On a trop souvent analysé les causes de notre retard à venir au roman, à la poésie de qualité pour que nous les reprenions ici. Culte de l'à peu près, importance trop grande accordée à la politique, cette mangeuse d'hommes et de talents, colonialisme intellectuel, absence d'un public critique, mauvais goût de la foule entretenu par la pauvreté et une éducation anémiée. Cinq années de guerre — il faut bien s'en réjouir — ont plus fait pour nous rendre à nous-mêmes et nous révéler nos possibilités que toutes les exhortations de courageux mentors.

Mais la guerre seule ne suffit pas à expliquer cette **naissance** d'une véritable littérature canadienne d'expression française dont nous sommes les témoins émus et enthousiastes. Il faut compter avec les précurseurs qui n'ont pas tous échoué par manque d'inspiration ; il faut compter avec ce public composé de jeunes, qui se prépa-

rait, il y a cinq ou dix ans, le plus souvent contre ses maîtres, parfois grâce à eux, à recevoir les oeuvres **autonomes**, élaborées avec amour et révélatrices d'une riche personnalité. Il faut compter avec ces écrivains qui apprennent patiemment leur métier, se mettent en disponibilité, attendent l'état de grâce. Public et écrivains allaient à un rendez-vous inévitable. La rencontre a eu lieu ; les promesses se sont changées en oeuvres.

L'une de ces oeuvres a atteint du premier coup à la maturité, trouvé son expression propre, cette allure libre et franche (qui assure la survie) : l'oeuvre de **Robert Charbonneau**.

Poète, essayiste, romancier, journaliste un temps, éditeur, Charbonneau est l'un des rares Canadiens français qui ait choisi délibérément le métier des lettres, qui s'y soit maintenu et dont la vie trouve son unité dans la littérature. Charbonneau a écarté les tentations, rejeté tout ce qui pouvait nuire à son art, tout ce qui peut interrompre l'oeuvre. "Se perfectionner en dehors des contraintes inhumaines" p. 63. On conviendra, sans que nous ayons besoin d'insister davantage, que ce n'est pas là entreprise facile. Il y faut plus que du courage ; de la

probité intellectuelle, la vertu d'espérance qui est joie et entêtement.

Un commerce, assez fréquent en ces derniers mois, avec l'homme et son oeuvre, nous porte à croire que les traits dominants de l'auteur sont un accord complet de la vie quotidienne et de l'idéal, de l'intelligence et de la sensibilité, (celle-là l'emportant parfois sur celle-ci, comme dans "Fontile") une connaissance lucide, précise de ses moyens, une grande puissance de sympathie, un état permanent de réceptivité, un besoin de percer la surface des êtres, de trouver ou de créer **un ordre**. N'a-t-il pas écrit dans "Connaissance du personnage": "... le roman seul permet de saisir la vie et de la suivre sans l'immobiliser ... Il (le roman) se présente comme la réponse aux interrogations qui surgissent en nous sur l'homme ... D'où la nécessité de créer des êtres vivants, qui soient des hommes que nous puissions connaître dans leur conscience, comme Dieu les connaît." (pp. 14 et 17).

Pas d'art sans métier, sans technique. Sans doute celle-ci ne suffit pas à créer une oeuvre: elle est **le seul moyen** des fabricants de romans, mais elle est aussi **l'outil** des romanciers qui ne peuvent et d'ailleurs ne cherchent pas à s'en passer. Balzac a raté bien des pages, voir des livres, pour trouver sa technique; Proust et Giraudoux en possédaient une, parfaite.

Robert Charbonneau n'écrit pas par dilettantisme, ce qui ne veut pas dire qu'il est un romancier "engagé". Écrit-il parce qu'il se sent porteur d'un message? Nous pensons que cette formule est assez niaise et ne signifie pas grand'chose. Charbonneau est romancier parce qu'il a trouvé dans le roman son mode d'expression, comme Molière l'a trouvé dans la comédie, Michelet dans l'histoire et Bergson

dans la philosophie. Mieux, Charbonneau est romancier parce que le roman lui permet de répondre à cette question inéludable: qu'est-ce que l'homme? "Le roman tire son intérêt du mystère de l'homme." Le catholicisme il faut le dire, car c'est d'une importance capitale, le catholicisme pensé, aéré, vivant de l'auteur, lui est une inspiration constante.

Et cette dernière observation est pour nous l'occasion de dégager l'influence de Mauriac sur Charbonneau. Que l'on nous entende bien: la relation n'est pas tant celle de disciple à maître; elle est d'un autre ordre, d'une autre qualité, beaucoup plus complexe. Rien ne serait plus ridicule et ne saurait si peu dire que de parler de "Mauriac canadien". Ces rapprochements d'auteurs ne peuvent servir que des conférenciers habiles et les parallèles Eschyle-Corneille, Sophocle-Racine, n'amuse que les mauvais professeurs de rhétorique. Charbonneau traite le roman à sa manière qu'il a pu dégager au contact de tel ou tel maître, (de Dostoïevski encore plus que de Mauriac) mais qui est bien à lui. "Ils posséderont la terre", "Fontile" le prouvent surabondamment. Les romans de Charbonneau sont ce que nous appelons des oeuvres autonomes. L'oeuvre est tout entière occupée par l'homme que Charbonneau tente de voir de l'intérieur, par l'homme à la recherche de cet "acte pour lequel nous sommes faits et sur lequel pivote notre destinée".

On devine donc la technique de Charbonneau; les descriptions occupent peu de place, la localisation est tout à fait secondaire. Avant tout, au premier plan, le **personnage** c'est-à-dire l'homme. Mais comme le romancier ne peut se permettre les fantaisies des économistes qui créent un "homo economicus", il lui faut situer le per-

sonnage, lui fournir des cadres. Alors ce sera Fontile, petite ville de province, au nom charmant, qui appartient sans doute à notre pays, mais qui peut être d'ailleurs. Ce qui nous apprend qu'elle est de chez-nous, ce sont les personnages eux-mêmes, quelques-unes de leurs réflexions sur les collègues par exemple. En passant et puisque nous y sommes, disons que Charbonneau "rend" parfaitement l'atmosphère de nos boîtes à éducation, en quelques lignes. Est-ce là un simple truc de métier? Nous ne croyons pas; plutôt cette tendance, cette volonté chez Charbonneau de percer la surface des êtres et pour cela de ne s'attacher qu'à eux-mêmes, et de ne tenir compte des cadres qu'en autant qu'ils aident à cette entreprise.

Il y a dans cette manière, un écueil, sinon un danger certain. Non pour l'auteur sans doute qui, lui, connaît le problème qui l'obsède, mais pour le lecteur qui ne se sentira pas toujours à l'aise dans cette atmosphère trop purifiée, sous cette lumière trop crue; il dira peut-être ce lecteur: cela manque de chair, d'odeurs. Voyez comme Mauriac a utilisé les landes, le climat Bordelais. Une femme que nous estimons beaucoup et qui est prête à aborder l'oeuvre de Charbonneau, nous a confessé cette réaction. Mais on ne saurait faire de cela un grief sérieux. Il arrive que l'auteur s'abandonne: la mort de Jérôme ou le premier soir d'Edward, au séminaire, pour ne citer que deux pages d'une très belle venue.

Ce qui importe pour Charbonneau c'est de "rendre" la **densité** des êtres et il y parvient en peignant ses personnages principaux par touches successives et toujours à l'occasion d'un acte, et ses personnages secondaires en les burinant d'un trait d'ur et précis. Ce qui importe pour nous et qui fait

la grandeur de Charbonneau, est de croire que l'enjeu du roman, c'est notre âme.

Un autre trait se dégage de l'être et de son oeuvre. Charbonneau est un romancier précis (nous ne trouvons pas d'autre mot qui convienne) de l'adolescence; nous entendons de l'adolescence vraie, de celle que nous avons connue pour l'avoir traversée et non pas de cette adolescence "littéraire" que l'on dissèque dans les écoles pour adultes ou que des psychologues patentés, longs et tristes créent de toutes pièces. Je ne connais rien de plus profond sur l'adolescence que ceci: "Ce que nous traversons à cet âge, est inimaginable après." (Ils posséderont la terre, p. 48). Nous ne prétendons pas que Charbonneau ait voulu être le romancier de l'adolescence, mais il se trouve que sans l'avoir cherché sans doute, il y est parvenu.

Charbonneau rejoint la grande tradition française — nous ne saurions en avoir une autre — la tradition humaniste, en accordant au **personnage** la première place. Il lui accorde à sa manière: le personnage ne nous est pas présenté au moment d'une crise dont nous suivons le développement jusqu'à son point mort, mais à la recherche — qui peut comporter des crises — de cet "acte pour lequel nous sommes faits et sur lequel pivote notre destinée."

Au moment de terminer cette étude combien imparfaite et incomplète, nous découvrons n'avoir rien dit sur le style de Charbonneau ni sur Charbonneau poète. Nous confessons notre incompetence encore que nous connaissions par coeur des poèmes de Charbonneau (et nous ne pouvons en dire autant que de Chénier, de Verlaine ou d'Aragon) et que nous ne sommes pas insensible à sa phrase élégamment sobre et d'une frappe toute française.

Pour votre

LABORATOIRE

APPAREILS

VERRERIE

REACTIFS

Adressez vous à

CANADIAN LABORATORY SUPPLIES, LIMITED

403 ouest, St-Paul,
MONTREAL, Québec.



Coty

PARFUMS DE LUXE

Téléphones :
Taverne: MA. 0731

Salle à dîner: PL. 0379
Bureau: MA. 0654

CHEZ RONCARI

Table d'Hôte et à la carte
Cuisine française et italienne
Salons privés

Bière, et vins italiens servis le dimanche

115-19, boulevard St-Laurent, MONTREAL

Clichés

POUR
CATALOGUES
REVUES
JOURNAUX
ANNONCES

TELEPHONE BE. 3984*

LA PHOTOGRAVURE
NATIONALE
L I M I T É E
382 OUEST, RUE D'YANQ "PARADIS" MONTREAL

Pour vos IMPRESSIONS, consultez

THÉRIEN FRÈRES

LIMITÉE
IMPRIMEURS · LITHOGRAPHES · GRAVEURS
PHOTOLITHO

494 OUEST, RUE LAGAUCHETIÈRE · MONTREAL
Harbour # 5288

Derniers devoirs...

— Laissez-nous vous assister dans vos derniers devoirs envers ceux qui partent. Nos conseils sont basés sur l'expérience.

Salons mortuaires — Service d'ambulance

GEO. VANDELAC Limitée

Fondée en 1890

G. VANDELAC, Jr — Alex. GOUR

120 est, rue Rachel, Montréal — BE. 1717

Rodolphe Clermont

Maurice Clermont

Wilfrid Clermont Limitée

MARCHAND DE FOURRURES EXCLUSIVES

1604, rue St-Denis

Montréal

**PAQUETTE
&
PAQUETTE**

ASSURANCES GÉNÉRALES

276 OUEST, RUE ST-JACQUES — MA. 3261*

GÉRARD-P. PAQUETTE

— PIERRE PAQUETTE

Je, soussigné, demande à devenir membre de l'ASSOCIATION
GÉNÉRALE DES DIPLÔMÉS DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

.....
Signature

COTISATION \$3.00
1945-46

CONTRIBUTION
VOLONTAIRE

Total \$

Nom : Faculté :

Adresse : Téléphone :

Promotion :

Titres :

Decorations :

Publications :

Associations :

DÉTACHER ET RETOURNER AVEC CHEQUE À

L' A. G. D. U. M.

2900, boulevard du Mont-Royal,

Montréal.



"Pour bien connaître et aimer l'histoire de son pays, il faut d'abord connaître l'histoire de sa famille."

NOTRE OEUVRE : Dresser expressément pour vous l'histoire de votre famille depuis le départ de vos ancêtres de France, jusqu'à nos jours. Dates, noms, armoiries, le tout avec soin et respect de la vérité historique.

Nos conditions très raisonnables sont fournies sur demande sans obligation de votre part.

LE BUREAU DE RECHERCHES HISTORIQUES

477, St-François-Xavier, Montréal 1,
(PL. 8634)

*Lunettes et verres
ophtalmiques.*

J.-O. GIROUX

Optométriste-Opticien
diplômé

Membre de l'A.E.P.O.
de Paris

assisté d'optométristes
et opticiens diplômés

BUREAUX CHEZ

Dupuis Frères

MONTREAL

UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL



THÉOLOGIE — DROIT — MÉDECINE — PHILOSOPHIE — LETTRES —
SCIENCES — CHIRURGIE DENTAIRE — PHARMACIE — SCIENCES SOCIA-
LES, ÉCONOMIQUES ET POLITIQUES — GÉNIE CIVIL — OPTOMETRIE —
AGRONOMIE — MÉDECINE VÉTÉRINAIRE — COMMERCE — ENSEI-
GNEMENT MODERNE — PÉDAGOGIE — MUSIQUE — DESSIN — ART
MÉNAGER — TOURISME — ÉLOCUTION — ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR
DES GARDES-MALADES — HYGIÈNE SOCIALE APPLIQUÉE.

Pour tous renseignements, s'adresser au

SECRETARIAT GÉNÉRAL

2900, Boulevard du Mont-Royal — MONTRÉAL

— Nos lecteurs connaissent vos romans, et votre essai sur la technique du roman. Ce n'est donc pas pour vous présenter à eux que je viens vous interroger, mais pour vous poser quelques questions qui fassent mieux connaître l'homme. Puis-je vous demander pourquoi vous avez choisi le métier de romancier.

— J'ai toujours aimé les romans. Enfant, je lisais les Albums des Belles Images qu'on me donnait à Noël. En deux semaines, j'en avais épuisé la matière et comme je n'avais pas d'autres livres, en mêlant les éléments, en plaçant des personnages que j'admirais dans des situations imaginaires, je prolongeais mon plaisir. Mais ce n'est pas d'abord vers le roman que ma nature me portait.

— Les dates qui suivent les Petits Poèmes retrouvés nous indiquent que vous avez commencé par la poésie.

— En effet, encore en culottes courtes, ayant découvert une anthologie, je fus frappé par la magie verbale de Victor Hugo. Et, sans rien savoir de la prosodie, j'en déduisis les règles en comprenant les poèmes de Ronsard, de Chénier, de Vigny avec ceux de mon poète de prédilection : presque aussitôt des poèmes prirent formes. Je connus à ce moment ce que je croyais être les joies de la création.

— Et vous avez continué...

— J'écrivis à cette époque environ 40,000 vers.

— Mais comment avez-vous trouvé le temps ?

— Je passais mes soirées et mes après-midi de congé à écrire. Le jour où j'eus réussi mon premier poème, je sus que je ne pourrais plus cesser d'écrire. Je dévorais les livres, j'étais passionné d'apprendre, mais dès que j'eus moi-même réussi un poème bien à moi, je commençai à être exigeant.

— Quelles furent les influences littéraires de cette époque, en dehors de Hugo ?

— Il y eut Flaubert dont je lus les **Trois contes**. Cette lecture me plongea dans le désespoir. Je découvrais la prose et me sentais là une perfection qu'il me faudrait des années pour acquérir.

— Le croyez-vous encore ?

— Créer en prose me paraît plus difficile que de réussir un poème. La poésie trouve sa perfection dans sa nature même, qui est simplicité, unité. Dans le roman ou au théâtre, la perfection est presque impossible. La création des personnages n'est pas un problème de style ; interviennent toutes sortes d'éléments impurs qui concourent à former un tout qui n'est un que par la vision qu'en a le lecteur.

— Je crois que vous abordez ce problème dans *Connaissance* et dans *Aspects* du roman dont la *Nouvelle Relève* a déjà publié quelques pages. Comment un personnage s'impose-t-il à vous ?

— Je serais embarrassé de répondre à quel moment sont nés mes romans. Ce que je puis dire c'est que tous les jours je pense à mon roman en cours ou à commencer : je prends des notes, j'imagine des gestes, des situations, des attitudes. Je n'ai à ce moment qu'une idée vague de l'oeuvre à faire. Peu à peu se dégagent un ou deux personnages ; dans *Ils* posséderont la terre, c'étaient André et Jérôme ; dans *Fontile*, un seul, Julien. Dès ce moment, j'organise mes notes, j'élimine, je fusionne. Les personnages d'abord sur deux dimensions prennent de l'épaisseur, se dégagent de leur brume. Sans les abandonner, je les laisse dans ce demi-vague pour m'occuper du milieu, de la famille, évitant de trop préciser pour ne pas les fausser. J'entre dans le détail du milieu moral et spirituel où ils évolueront le moment venu.

Quelques scènes sont écrites ou les comparses jouent un rôle, mais quand le héros sera là beaucoup de choses

seront remplacées ou escamotées, estompées ou grossies, comme une maison dès qu'on l'habite prend le ton, la forme de son occupant, porte témoignage de sa vie, de ses goûts, de ses habitudes ou comme un vêtement prend les plis du corps.

Tel personnage apparaîtra-t-il ? Une scène l'annonce, un chapitre s'annonce où je trouve l'occasion de le faire entendre. Puis tout est sacrifié à l'unité d'ensemble. Un roman est fait de beaucoup de scènes et de pages sacrifiées.

— *Et le héros ?*

— Le héros est celui qui se fait avec le livre, le dernier à prendre un visage complet dans toutes les versions qui précèdent la version écrite. Il ne prend son véritable visage que quand l'auteur a tout l'ensemble devant les yeux.

Quand je commence à rédiger, je m'appuie sur mes notes tout en restant disponible et accueillant à toutes les suggestions de développement ou d'action. Dans la création, les annotations psychologiques constituent des repères. L'idée que nous avons de l'être fictif est si terne et imprécise que pour la rendre visible, il faut la soumettre à des créations, à des épreuves ; il y a des tâtonnements, des retours en arrière.

— *Mais l'auteur ne puise-t-il pas dans ses expériences ?*

— Oui, certainement. Si ses personnages éprouvent des sentiments qui lui furent inconnus, si les situations où ils se débattent sont fictives, par certains points ils sont analogues à d'autres sentiments qu'il a éprouvés, à des situations qu'il connaît.

— *Mais je croyais que le romancier avait un plan bien précis.*

— Le plan précis est un leurre. Les romans policiers ont les plans les plus précis. Aucun être vivant ne peut en sortir ou alors il fausse le plan. Le romancier voit une action, un drame comme un tout puis il perd de vue le plan. Les personnages sont assez vivants mais ils n'ont pas encore l'impulsion qui rend l'action inévitable. Ils ont été éprouvés selon la ligne du plan. Quand ils sont poussés du point où ils déclenchent l'action, alors il n'y a plus de plan qui tienne. Le plan ne se retrouvera que le roman terminé.

— *Je vois que vous avez réfléchi à votre métier et que vous songez à faire participer les autres de votre travail.*

— Certainement et ma grande ambition serait de devenir professeur dans une faculté de lettres où on me permettrait de traiter du roman.

— *Je vous remercie de cet interview que vous avez accordé à l'Action Universitaire et je souhaite de tout coeur que votre voeu se réalise.*



— Voudriez-vous préciser pour nos lecteurs l'objet et les méthodes de la Phonétique ?

— Très volontiers ; la phonétique, comme son nom l'indique, est la science qui a pour objet les sons du langage ; la langue **parlée**. C'est là un point de vue assez nouveau, car pendant longtemps, c'est la langue **écrite** qui a monopolisé l'intérêt des grammairiens et des linguistes. La langue écrite possède évidemment un caractère de fixité, d'universalité qui lui confère, au premier abord, une importance toute particulière. Aussi voit-on, en général, les Académies se préoccuper beaucoup plus de l'**orthographe** et du **sens** des mots que de leur prononciation. C'est là un phénomène d'autant plus curieux que le monde a su parler bien avant de savoir écrire, et qu'on peut être par conséquent **phonéticien**, sans connaître son A.B.C. !

— N'y avait-il donc pas de phonéticiens dans l'antiquité ?

— La phonétique est, en soi, une science très ancienne, certes ; mais on ne savait pas la dégager des études annexes de grammaire ou de philosophie. Pourtant, il y eut au Ve siècle après J. C. un savant hindou, nommé Panini, qui nous a donné une description très complète de la prononciation du sanskrit, langue religieuse de l'Inde, qui n'était déjà plus parlée à cette époque. Les Grecs se sont surtout occupés de philosophie du langage ; ils ont été cependant, sur un point, des novateurs émérites ; puisqu'ils ont su abandonner un système d'écriture imparfait, qui possédait un nombre considérable de signes transcrivant les **syllabes** entières, pour adopter un alphabet de 25 signes, qui est au fond à la base de notre alphabet moderne. Cet alphabet distinguait cette fois, non plus les syllabes, mais les éléments

composant ces syllabes, que l'on appelait alors des "lettres", et que nous appellerons, si vous le voulez bien, des "sons".

— En somme, à part la découverte de l'alphabet, les Anciens ne semblent pas avoir été de remarquables linguistes ?

— Eh bien, non — Et cela se comprend jusqu'à un certain point. Les Grecs et les Romains affectaient un mépris à peu près complet pour les peuples qui vivaient par delà leurs frontières, les "barbares" comme ils disaient. Et c'est dommage, car nous saurions peut-être ce qu'était la langue des Etrusques, des Thraces, des Lydiens ou des Phrygiens. Quant à la prononciation de leur propre langue, les Romains classiques nous ont laissé un certain nombre d'observations dont il faudrait tenir compte pour trancher la controverse de la prononciation du latin. Cicéron, par exemple (Et il faudrait prononcer: Kikero) nous dit que le son Z était abominable pour les oreilles d'un Romain (cela ressemble, disait-il, à un rictus de cadavre !) Avis à tous les écoliers, qui commencent par apprendre Roza, Rozam, Rozæ au lieu de prononcer Rosa, Rosam, Rosæ. Si Cicéron était là, ils passeraient un mauvais quart d'heure !!

— Y a-t-il eu, en France, des phonéticiens avant l'époque moderne ?

— Il y en a eu, certes, mais un peu à la façon de Monsieur Jourdain ; les grammairiens faisaient souvent de la phonétique sans le savoir. En général, nous pouvons cueillir dans leurs ouvrages des documents précieux pour reconstruire la prononciation du français au cours des âges ; p.ex. un certain **Estienne** nous apprend que, vers 1570, les Parisiens ne distinguaient plus entre PAIN et PIN, et disaient : "J'ai bu du bon vin à la pomme de

pain" pour dire "J'ai bu du bon vin à la pomme de pin." Le grammairien **Lanoue** nous dit, en 1596, que l'on pouvait faire rimer l'adjectif SEC au pluriel, SECS avec le pronom SES.

— *A quel moment les études de phonétique ont-elles acquis une autonomie propre ?*

— Il faut attendre pour cela les dernières années du XIX^e siècle. L'abbé **Rousselot** fonde en France, vers cette époque, la phonétique **expérimentale**. Il analyse la voix à l'aide de stylets incripteurs reliés à des membranes sensibles, qui inscrivent les vibrations de la parole sur un cylindre recouvert de papier fumé. On a donné à cet appareil le nom de **kymographe**. Trois laboratoires s'outillent alors pour cette recherche : celui du Collège de France et de l'Institut de Phonétique de la Sorbonne, qui ont hérité des appareils de l'Abbé Rousselot. Et celui de l'Institut Catholique, où travailla jusqu'à sa mort l'Abbé Millet. Mais les découvertes remarquables en acoustique électrique ont maintenant déplacé le centre des recherches, et c'est du Laboratoire Bell, de New York, que viennent en ce moment les travaux les plus sensationnels. La phonétique expérimentale aide puissamment à perfectionner nos machines parlantes, nos phonographes, le cinéma parlant.

— *Ces appareils reproducteurs de la parole et de la musique sont-ils donc parfaits maintenant ?*

— Non, pas encore ; et même pour certains, le téléphone par ex., certains sons sont bien mal reproduits. Nous pouvons en faire l'expérience ici même ; distinguez-vous bien les sons suivants ? ssssss fffff chchchchch (ththththth çççççç). Et pourtant, dans le corps des mots, vous n'hésitez pas à reconnaître les consonnes initiales de : **sauce, fausse, chausse**. C'est que le contexte nous aide ; mais nous savons tous que, pour des noms propres ou

des chiffres, le téléphone, et la radio, restent encore imparfaits.

— *Vous nous avez parlé jusqu'ici de phonétique expérimentale ; existe-t-il d'autres branches de la phonétique ?*

— Certes ; une autre branche de la phonétique, la phonétique **descriptive** s'est développée en France vers 1880 avec les travaux des frères Jean et Paul **Passy**. Cette science décrit les sons du langage, les compare entre eux, en fait l'histoire. Ainsi, les grammairiens nous diront que le bas-latin CABALLU a donné en français moderne CHEVAL ; les phonéticiens ajouteront la reconstruction scientifique des étapes qui séparent ces deux mots, pour nous en faire comprendre l'évolution : Ka'ballu, Ka'bala, Kla'bal, Yaval, **cheval**

La phonétique descriptive rend de très grands services en pédagogie, par ex., pour nous faciliter l'apprentissage des langues vivantes.

— *La phonétique a donc son rôle pratique à jouer dans toutes les manifestations de la parole humaine ?*

— Très certainement ; une grande partie des travaux des phonéticiens est utilisée par la médecine, sous le nom de **phoniâtrie**, pour corriger les prononciations défectueuses, le bégaiement, les cliclements, l'aphasie ; pour apprendre aux sourds-muets à lire sur les lèvres, à parler, pour rééduquer les mutilés de la face. Le **Dr. J. Tameau** a publié sur ce sujet, en 1941, un manuel de rééducation de la parole, qui est fort intéressant.

— *Pourrait-on vous demander où en sont les études de phonétique à Montréal ?*

— Dès son arrivée à l'Université de Montréal, le Chanoine Sideleau, Doyen de la Faculté des Lettres, a mis avec raison l'accent sur les études de la langue parlée. Les étudiants étudient à l'heure actuelle surtout la phonétique historique ; mais il faut cependant signaler que les études expérimenta-

les voient leur temps arriver : M. l'abbé Lemoine avait commencé l'an dernier un cours qui prend de l'ampleur ; un embryon de laboratoire se crée cette année, et Monsieur le Chanoine Sideleau a bien voulu m'en confier, pendant mon séjour à Montréal, les premiers travaux. Il faut souhaiter que ce laboratoire s'enrichisse rapidement des principaux instruments absolument nécessaires. En effet, son importance n'est pas seulement théorique. Il ne faut pas oublier qu'un nombre important d'étudiants se destinent à l'enseignement ou à des professions qui font un usage constant de la parole. Le laboratoire de phonétique peut donc aider ces jeunes gens à corriger leurs défauts de prononciation, à déceler des cas assez fréquents de surdité qui peuvent être traités si on les prend à temps ; d'ailleurs, je serais injuste si je ne mentionnais pas ici les

nombreux efforts faits à Montréal dans ce sens, par de véritables pionniers de la phonétique : Je sais le travail fait dans cet ordre d'idées au Conservatoire Lassalle, dans les Ecoles Supérieures de Musique, au Conservatoire National, à l'Institut des Soeurs de la Congrégation Notre-Dame ; je connais les travaux de phonétique descriptive de M. Landreau, du Père Théophile Hudon, de M. Juneau, du frère Norbert, les nombreuses remarques et corrections faites avec tant de verve par M. Jean-Marie Laurence. Toutes ces compétences, et je m'excuse de ne pouvoir les nommer toutes, — n'oubliez pas que je ne suis à Montréal que depuis 15 jours ! — me font penser qu'une école de phonétique franco-canadienne est en train de se fonder ; qu'il me soit permis, en terminant, de lui souhaiter brillants succès et longue vie !

Une bibliographie détaillée a été donnée par M. Vinay, pour accompagner ses conférences de phonétique de l'Institut scientifique franco-canadien. Nous en extrayons l'indication de quelques ouvrages fondamentaux, que l'on pourra consulter avec profit :

- Pedersen**, Linguistic Development in the XIXth Century, New York, 1935
Bally, Ch. Traité de Stylistique française, 2 vols, Paris, 1919-21
de Saussure, F. Cours de Linguistique générale, Payot, 1931
Bourciez, A. Éléments de Linguistique romane, Paris, 1930, Klincksieck.
Nyrop, K. Grammaire Historique de la Langue française, Copenhague, 1939
Grammont, M. Traité Pratique de Prononciation française, 1933
Grammont, M. Traité de Phonétique, Paris, 1933.
Passy, P. Les sons du français, Didier, Paris, 1932
Michaelis-Passy, Dictionnaire phonétique de la Langue française, Hannovre, 1914
Rousselot-Laclotte, Précis de Prononciation française, Didier, 1927
Fletcher, H. Speech and Hearing, MacMillan, NY, 1929
C. W. Gray & C. M. Wise, The Bases of Speech, Harper, NY, 1934
Pike, Kenneth L. Phonetics, Ann Arbor, 1943
Martinet, A. La Prononciation du français contemporain, Droz, 1945
Landreau, G. Les Éléments de Phonétique française, 8e éd., Montréal
P. Théophile Hudon, S. J. Manuel de Prononciation française, Montréal, 1932
Juneau, R. & Moussu, Mme L., Phonétique et Diction, Beauchemin, Mtl., 1935
 Les travaux récents de l'abbé Anatole Lemoine et de Mlle Berthe Gagnon.

LES COURS DE VACANCES DE LA

FACULTÉ DES LETTRES

Jean Houpert

Secrétaire de la Faculté des Lettres

et directeur des cours de vacances

Vers 1910, sur l'initiative du professeur Walter, alors chef de sa section des langues modernes, l'université McGill fondait des cours de vacances de langue et de littérature françaises. C'est aussi entre 1910 et 1915 que furent organisés les cours de Middlebury au Vermont. Dès ce moment on réclamait de tels cours à l'Université de Montréal; la difficulté des temps ne permit pas de mettre un tel projet à exécution, mais il ne fut pas perdu de vue.

Au cours de l'année 1943 la réorganisation de la Faculté des Lettres fut entreprise et parmi les premières additions proposées se trouvait celle des langues et de littérature française. C'est des cours de vacances. Un mémoire en ce sens fut soumis aux autorités de l'université et approuvé par elles au début de février 1945; l'organisation et la direction de ces cours me furent alors confiées par le doyen de la faculté.

Après avoir établi le programme, ma première tâche fut de recruter des collaborateurs. Ce furent: M. Guy Frégault de la Faculté des Lettres; le R. P. Pierre Angers S.J.; MM. Marius Barbeau du Musée National d'Ottawa; Laurier Carrière, Inspecteur des écoles séparées d'Ontario; André Champoux, du Collège Stanislas de Montréal; Paul Marquis de l'Université de Toronto; Mmes Jean-Louis Audet et Jean-J. Penverne, professeurs de diction et de conversation. D'autre part, l'abbé Félix-Antoine Savard et M. Luc

Lacoursière de l'Université Laval voulurent bien s'engager à venir nous donner une série de dix conférences chacun; enfin, l'Institut scientifique franco-canadien invita, à la demande du doyen, M. Alfred Ernout, professeur au Collège de France et consentit à ce que le sujet de ses conférences soit mentionné dans l'annuaire. Tous ces collaborateurs se dévouèrent sans compter à l'oeuvre entreprise, dans un esprit de coopération et de bonne humeur qui ne se démentit pas un instant.

Le 13 mars, je faisais la première annonce officielle des cours de vacances au programme radiophonique des **Actualités universitaires**. Quelques jours plus tard l'annuaire était prêt.

Les demandes de renseignements furent nombreuses et vinrent des endroits les plus divers.

La première inscription fut reçue le 16 mai, c'était celle d'une institutrice de la Colombie. Le rythme des inscriptions alla s'accéléralant, surtout après le 15 juin. A la veille de l'ouverture des cours il y en avait 60. Avec ceux, qui sans avoir prévenu d'avance, s'inscrivaient le 28 juin, et les retardataires, le nombre total des étudiants inscrits à cette première session de nos cours de vacances fut de 89.

Voici quelques détails sur ces 89 étudiants. Ils se divisaient en:

19 laïques

70 religieux, religieuses et prêtres

Ces religieux et religieuses appartenant aux congrégations suivantes :

Sainte-Croix	}	12 pères
	}	4 frères
	}	2 soeurs

Frères des écoles chrétiennes :	6
SS. des SS. NN. de Jésus et de Marie :	6
SS. de Sainte-Anne :	6
FF. de l'Inst. chrétienne :	5
Frères maristes :	4
SS. de St-Joseph de Buffalo :	3
SS. St. Joseph de Troy N. Y. :	3
SS. de St-Joseph de Peterborough :	3
Franciscains :	2
Petites franciscaines de Marie :	2
Filles de la Charité :	2
Ursulines de Chatham :	2
Pères du St-Sacrement :	2
Clercs de St-Viateur :	2
Oblats de Marie-Immaculée :	1
SS. de la Présentation :	1
Frères de St-Gabriel :	1
Eudistes :	1
Séculiers :	3

Comme provenance :

58 (dont 8 laïques) venaient de la province de Québec, 31 (dont 11 laïques) des autres provinces canadiennes, des Etats-Unis et du Mexique ; à savoir 3 du Nouveau Brunswick ; 8 de l'Ontario ; 2 du Manitoba ; 1 de la Saskatchewan ; 1 de la Colombie 12 des Etats-Unis (Vermont, Maine, New-York, Pennsylvanie, Washington-D.C.) ; 4 du Mexique.

Les détails ci-dessus montrent la diversité des étudiants que nous avons attirés dès la première année.

Je crois pouvoir ajouter que ces étudiants, si nombreux dès la première année, ont été pleinement satisfaits des cours qu'ils ont suivis.

En organisant ces cours, nous avons plusieurs buts en vue, en dehors même de la lacune à faire disparaître. Il ne fallait pas perdre de vue que nous aurions à satisfaire des étudiants dont la formation, le point de vue et le but à atteindre seraient souvent bien dif-

férents et qui se diviseraient immédiatement en deux groupes distincts : celui de langue française et celui de langue anglaise. Trois sections ont été organisées : une section élémentaire pour ceux n'ayant que des rudiments de français ; une section moyenne pour ceux ayant au moins deux années de français et une certaine culture générale ; une section avancée pour ceux qui savent le français et veulent soit préparer la maîtrise, soit augmenter leur culture.

Par la force des choses le plus grand nombre de ceux venus d'en dehors de Montréal et du Canada français, s'inscrivirent dans les deux premières sections, dans lesquelles les cours de langue l'emportaient sur les cours proprement littéraires. Cependant un certain nombre d'étudiants de langue anglaise, bacheliers et connaissant suffisamment le français se sont inscrits dans la section avancée pour y préparer la maîtrise. Les contacts établis dans les classes de cette section ne peuvent qu'être profitables à tous. D'ailleurs quelle que fût la section à laquelle ils étaient inscrits les étudiants et professeurs des cours se retrouvaient pour le repas de midi, pris en commun, au restaurant universitaire et aux promenades- excursions faites entre autres à l'église du Sault-au-Récollet sous la direction de M. Marius Barbeau, et à travers le vieux Montréal avec Me Victor Morin pour guide.

Dans la préparation du programme il fallait penser tout d'abord aux matières qui donnent leur nom aux cours : c'est-à-dire la langue et la littérature françaises ; nous avons voulu y ajouter quelque chose qui puisse être comme la spécialité des cours de vacances de Montréal et tout naturellement nous avons pensé à un ensemble de cours sur le Canada français. Nous avons eu la bonne fortune de pouvoir obtenir pour notre début la

collaboration de professeurs aussi éminents et aussi justement réputés que MM. Guy Frégault, Luc Lacoursière, l'abbé Savard et Marius Barbeau. Le succès des cours qu'ils ont donnés a été celui qu'on pouvait souhaiter et indique clairement qu'un tel ensemble de cours doit être développé.

Enfin, pour répondre aux besoins particuliers d'un grand nombre de nos étudiants, professeurs de l'enseignement secondaire ou s'y préparant, nous avons donné un cours de **"préparation du programme français du baccalauréat de l'université de Montréal"**. Le seul commentaire à faire sur ce cours c'est qu'il a été suivi par 50 étudiants.

Tel est, en résumé, ce qui a été entrepris et réalisé en 1945. Tout n'était pas parfait certes, mais il est toujours possible d'améliorer ce qui peut l'être.

Les Cours de Vacances existent, nous avons attiré à l'université de Montréal de nouveaux étudiants dont un bon nombre d'étrangers, augmentant ainsi d'autant le rayonnement de l'université. M'appuyant sur l'opinion unanime de mes collègues, autant que sur la mienne, j'ajoute que ces étudiants sont au point de vue intellectuel

et moral, tels que nous pouvons les souhaiter. 61 sur 89 se sont inscrits dans la section avancée dont 38 comme candidats à la maîtrise (de ces derniers, 26 sont de la province de Québec). De tels chiffres montrent que les cours de vacances répondent à un besoin réel, et qu'en particulier la possibilité d'obtenir la maîtrise en suivant ces cours, ou encore, toujours en suivant ces cours, de diminuer le nombre de classes à suivre durant l'année scolaire, permettra à de nombreux professeurs des écoles de Montréal et de sa région d'obtenir la maîtrise plus facilement; d'augmenter leur culture et leur compétence.

L'oeuvre est commencée, elle va continuer de grandir. Notre deuxième session s'ouvrira le 27 juin prochain. De nouveaux professeurs viendront se joindre à ceux de l'été dernier et un grand choix de cours sera offert. Qu'il me soit permis en terminant de convier tous les diplômés de l'université de Montréal, tous ceux qui lisent ces lignes, à faire connaître les Cours de Vacances partout où ils le pourront et de contribuer ainsi au succès et au développement d'une entreprise qui ne peut que mieux faire connaître et apprécier l'Université de Montréal.

**CRÉDIT FONCIER
FRANCO-CANADIEN**

PRÊTS HYPOTHÉCAIRES

5 est, rue ST-JACQUES

Siège social : **Montréal**

Succursales : Québec - Toronto - Winnipeg
Régina - Edmonton - Vancouver

(PROPRIÉTÉS À VENDRE)

Tél.: HA. 5544

Phaneuf & Messier

J.-A. MESSIER, O.D.

OPTOMÉTRISTE

Examen de la vue

Ajustement des verres de contact

1767, rue ST-DENIS,

MONTREAL

**CHARTRE, SAMSON,
BEAUVAIS, GAUTHIER & CIE**

*Comptables agréés
Chartered Accountants*

Montréal

Québec

Rouyn

R.-E. GOHIER, i.m.
G. DORAIS, i.c., a.g.

GOHIER & DORAIS

INGENIEURS CIVILS ET
ARPENITEUR-GÉOMETRE

10 est, SAINT-JACQUES

Tél.: PLateau 3014

**SECRETARIAT DE LA PROVINCE
CONSERVATOIRE DE MUSIQUE ET D'ART DRAMATIQUE**

L'encouragement à la musique compte au nombre des fonctions principales du Secrétariat de la Province de Québec.

Aux bourses d'études à l'étranger et aux subventions versées à certaines sociétés musicales, il a ajouté la création d'un Conservatoire de Musique et d'Art dramatique, où tous les avantages possibles sont offerts aux Canadiens désireux de se perfectionner.

Pour renseignements, s'adresser au Directeur du Conservatoire de Musique et d'Art dramatique, 1700, rue Saint-Denis, Montréal.

Omer Côté,

Secrétaire de la Province.

VOUS SEUL

pouvez faire de votre demeure

UN FOYER

... mais nous pouvons vous aider en vous fournissant un choix agréable, exclusif et profitable à des conditions conformes à votre budget.

Le magasin à rayons
qui continue de grandir

MESSIER *Limitée*

Le grand magasin à rayons de la rue

Mont-Royal — MONTREAL

tante liane

serait heureuse de vous photographier dans son STUDIO, décoré et aménagé pour les petits...

liane bernier,

630 burnside,

entre union et de l'université

studio de tante liane

Téléphone : PLateau 9709

ANDERSON & VALIQUETTE

Comptables Védicateurs

84 ouest, rue Notre-Dame,

MONTREAL



Tél. CRescent 4768

Soir : DO. 7919 - CR. 8646

LA PLOMBERIE NATIONALE Enrg.

RÉPARATIONS ET AMELIORATIONS

Service rapide -- Jour et nuit

Adélard Hudon & Fils, prop.

119 ouest, rue St-Viateur

Examen de la vue

LORENZO FAVREAU, o.o.d.

Verres correcteurs

ET SES ASSISTANTS

Optométristes — Opticiens licenciés — Bacheliers en optométrie

BUREAUX DE CONSULTATION :

TAIT-FAVREAU
L. FAVREAU, O.O.D. Président L.T.E.E.

Bureau du centre :
265 est, rue Ste-Catherine
Tél.: LA. 6703

Bureau du nord :
6890, rue Saint-Hubert
Tél.: CA. 9344

CLIMAT DE CULTURE

Rex Desmarchais

On peut se demander si un climat favorable au développement de la culture se crée par simple bonne volonté et par des moyens artificiels ? Peut-on, en ce domaine, brûler les étapes et faire de cette difficile entreprise une réussite sérieuse, durable ? La culture française qu'on admire tant (et qui est admirable) est le produit lentement secrété par les siècles et mille rencontres heureuses d'événements historiques, de conditions matérielles propices : la situation géographique particulière de la France, son climat modéré, le mélange des races qui s'y est accompli au cours des âges ont fait de la culture française ce qu'elle est aujourd'hui. En France, la richesse de la vie de l'esprit, la floraison des beaux-arts résultent beaucoup moins de l'intelligence et de la volonté que de besoins irrépressibles : les oeuvres de la pensée et de l'art ne font pas figure de productions calculées et voulues ; elles paraissent, au contraire, des produits naturels comme les fruits et les fleurs du sol. Parce que le sol produisait en abondance de tels fruits et de telles fleurs, on a pu songer, tout naturellement, à ordonner, à rendre plus féconde leur culture grâce à des méthodes découvertes par l'intelligence et appliquées par la volonté : programmes rationnels dans les maisons d'enseignement à tous les degrés, ouverture d'innombrables bibliothèques

publiques et de musées, encouragements de toute sorte prodigués aux écrivains et aux artistes, fondation d'une multitude de prix littéraires et artistiques, vulgarisation, dans toutes les couches sociales, du livre, de la revue, du journal, organisation de la propagande à l'étranger en faveur de la littérature et de l'art français (je veux dire qui plongent leurs racines dans la terre française). Si je cite ici l'exemple de la France de préférence à tout autre, c'est qu'il est un des plus évidents et des plus significatifs : en nos temps modernes, c'est l'oeuvre de l'esprit et de l'art qui distingue surtout la France, lui donne dans le monde d'aujourd'hui sa physionomie caractéristique : la nation intellectuelle et artiste par excellence, pourrait-on dire d'elle. Le signe essentiel des autres nations maîtresses du monde, ce ne sont ni les ouvrages de l'esprit ni les ouvrages de l'art. Les Etats-Unis, l'Angleterre, la Russie, l'Allemagne, on le sait, se distinguent et s'imposent d'une autre manière bien que ces grands peuples s'intéressent à la vie de l'esprit et de l'art, y apportent leur contribution.

En dépit de sa longue séparation d'avec sa mère-patrie et de trois siècles d'existence dans un monde nouveau, le Canadien français conserve un profond attachement sentimental

pour la France. Même s'il la renie en paroles et croit la répudier en vertu de ses idées, son instinct lui demeure fidèle : il y a en lui des choses mystérieuses, plus profondes que l'intelligence et la volonté, qui le relient aux destinées françaises. Même inculte et incapable de raisonner son penchant instinctif, le Canadien français se sent entraîné vers la terre de ses ancêtres, exalté, sans qu'il comprenne bien pourquoi, par le seul mot France !

L'affection et l'admiration déterminent tout naturellement l'imitation, poussent à copier le modèle aimé et admiré. Or, dans le cas du Canadien français à l'égard de la France, il y a plus que de la sympathie admirative : le sang français n'a pas cessé de couler dans ses veines ; il réagit, pense et, dans une bonne mesure, vit selon les modes, les traditions, les coutumes de France ; son tempérament et son caractère, son cerveau et ses habitudes portent l'estampille française. Par conséquent, il est normal qu'il soit séduit, ébloui par le rayonnement spirituel et artistique de la France, qu'il s'efforce d'en produire un simulacre dans le milieu où il lui est donné de vivre. Depuis quelques années surtout, nous dépensons un grand effort je crois, pour créer ici un climat de culture. Il serait bien intéressant de rechercher à quel point exactement cet effort est artificiel, ne tient pas compte des gradations progressives de l'évolution, violente le processus de la nature. Je m'étonne toujours de voir combien notre littérature récente est **avancée**, quelle touchante application elle met à suivre la littérature française d'avant-garde. Et notre art ne montre-t-il pas la même naïve et émouvante bonne volonté à marquer le pas ? N'avons-nous pas, avec nos romanciers à la Mauriac, à la Gide et à la Proust, nos peintres et nos architectes impressionnistes, fauvistes, cubistes et surréalistes ? Y a-t-il, dans toutes

ces manifestations de la littérature et de l'art, expression spontanée d'un besoin profond ou désir plus ou moins conscient d'imitation, goût d'être à la page ? Les lettres et l'art de France ne nous cachent-ils pas un peu la vie, ne nous détournent-ils pas des voies qui nous permettraient d'être nous-mêmes, de produire des oeuvres authentiques et qui exprimeraient vraiment notre personnalité... si tant est qu'elle existe ? Une littérature d'inspiration nationale présuppose peut-être l'existence d'une nation.

Le drame actuel de notre littérature (et de notre art), c'est qu'elle ne réussit pas à dissocier ses destinées de la littérature (et de l'art) de France. Les modes d'analyser, d'observer, de s'exprimer sont les mêmes dans les deux littératures. Du disciple au maître s'établit une concurrence inconsciente ; le disciple, troublé, fasciné par la virtuosité, par la performance du maître, oserait-on dire, perd de vue la réalité, les particularités qui devraient faire l'objet propre de son étude ; il oublie de se scruter, de regarder autour de lui tellement il est pris par la profondeur, la beauté, la perfection des ouvrages de son maître. Je sais ici ce dont je parle car je subis trop moi-même le poids écrasant des influences françaises. Ces influences, je les aime, certes, d'un amour farouche ! Et, pourtant, je n'ignore pas tout le mal qu'elles me font, je sais combien il peut être dur et difficile pour un écrivain canadien-français de se dégager de Gide, de Valéry, de Mauriac, de Duhamel, de Montherlant, de Lacroix. Il y a en certains de nous, c'est du moins ma persuasion, une petite flamme originale, qui ne ressemble vraiment à nulle autre, et qu'il importerait d'alimenter, de protéger contre le souffle puissant des influences. Il ne suffit pas pour écrire un grand livre (ou simplement un beau livre) de vouloir imiter des maîtres et riva-

liser avec eux. Cette émulation a sûrement sa noblesse et son efficacité. Mais elle ne suffit pas. Les maîtres ne peuvent que nous révéler à nous-mêmes, nous suggérer des méthodes de travail, nous indiquer des routes (qui ne seront peut-être pas les bonnes pour nous). Il n'est pas sûr que je sois bâti pour suivre les traces de Mauriac ou de Gide ; leurs problèmes leur appartiennent proprement et ne sont pas les miens ; ce qu'ils ont à écrire et à exprimer ressemble assez peu à ce qui sollicite ma description et mon expression. Je devrais oublier leurs livres admirables lorsque, plume à la main, je suis devant la page blanche qui attend de moi mon expression unique, authentique. Je devrais... Le puis-je ? Dans quelle mesure le puis-je ? Mes admirations sont en moi, agissent en moi à mon insu ; entre ma vision et ma personnalité, la physionomie de mon milieu, elles insinuent un voile de littérature. Il n'est pas facile de repousser, de déchirer ce voile ! Les influences que nous subissons profondément finissent, il est vrai, par s'assimiler à notre nature, par devenir partie intégrante de nous-mêmes : notre cerveau, notre cœur, notre chair, notre sang. Mais les transformations sont toujours une déformation de l'être original : elles gauchissent son élan initial, elles ternissent la virginité de son regard. Nous ne partons pas de la vie pour aller à la littérature mais la vie que nous devrions expliquer, décrire et peindre par les mots, nous la voyons à travers la brume d'une littérature étrangère.

Je feuilletais, ces jours derniers, quelques livres canadiens-français de ma bibliothèque. Ma flânerie allait des romanciers et des conteurs aux poètes. Et une réflexion me venait malgré moi à l'esprit : plusieurs de ces livres ne rendent pas un son authentique, ne se révèlent pas comme les produits d'un

besoin irrésistible de créer. On se dit : si tel prosateur, tel poète ne s'était pas saturé d'écrivains français (qu'il n'est guère difficile de nommer dans chaque cas), il est probable, il est vraisemblable qu'il n'eût pas écrit ; ce n'est pas une nécessité intérieure qui l'a contraint à s'exprimer mais un simple goût d'imiter des maîtres admirés. Parce qu'on aime trop Claudel ou Mauriac, ce n'est pas le signe qu'on est poète ou romancier. Cette constatation peut être assez amère et assez décevante pour nous aux heures où nous consentons à nous regarder sans complaisance.

Il est permis de croire qu'en ces derniers temps (depuis 1939-1940 surtout) notre littérature a un peu forcé son talent et abusé de ses ressources réelles. Stimulée à l'excès, peut-être par la réédition des livres français chez nous, elle a produit plus d'ouvrages qu'elle n'aurait dû normalement en produire. Notre écrivain reçoit plus d'encouragements matériels qu'il n'en recevait naguère : il peut concourir à des prix littéraires assez importants, presque tous nos journaux consacrent une page ou deux à la littérature ; les revues et les journaux sollicitent sa collaboration et la rémunèrent convenablement ; un public de lecteurs intéressants est en voie de se former et de s'accroître. Ce nouvel état de choses ne risque-t-il pas de griser un peu notre écrivain ? On peut craindre qu'il se prenne parfois pour un autre et qu'il n'établisse pas clairement la différence entre les conditions de l'écrivain français et celles de l'écrivain canadien-français. Il importerait d'analyser froidement ce que notre actuel climat de culture peut avoir d'artificial, de soumis à des circonstances peut-être éphémères. Aucune illusion : le marché de l'écrivain canadien-français n'est pas très étendu, ne dépasse pas, de façon notable, les frontières de la

province ; par ailleurs, le marché international du livre français est encombré par les écrivains de France (qui ne sont probablement pas trop désireux de voir surgir des concurrents et des rivaux). Notre propre public lit beaucoup plus d'ouvrages français que d'ouvrages canadiens-français. En de telles conditions, la situation de l'écrivain canadien-français demeure assez misérable : il ne peut songer sérieusement à faire une carrière dans les lettres. Ce n'est pas lui qui, le premier et surtout, bénéficiera du climat favorable à la culture qui, de nos jours, se dessine chez nous. Un de nos livres peut avoir un succès relatif : succès honorable, certes, si l'on considère les conditions de notre milieu mais, tout de même, succès étroitement limité et assez peu rémunérateur. Je crois que voir les réalités en face et telles qu'elles sont n'est déprimant que pour les âmes faibles et les caractères sans fibre ; ceux qui sont mordus par le démon de la littérature, qui ont

quelque chose à dire, des personnages à animer résisteront toujours à la vue sans illusion des plus dures réalités. Ils n'écrivent pas pour le public mais pour se délivrer et **parce qu'ils ne peuvent pas ne pas écrire**. Et ce sont ceux-là seulement qui ont chance d'enrichir et de hausser vraiment notre littérature. Les autres ne seraient justifiés que par le succès matériel. Ils devraient pourtant savoir que le succès matériel ne peut être apporté que par un public qui n'existe pas chez nous — et qui n'existera pas d'ici longtemps. Notre littérature, si elle veut subsister et courir ses chances de grandeur, doit continuer à être une oeuvre de désintéressement et d'amour — le fruit d'un élan que rien ne rompt, d'une flamme plus haute et plus pure que les froides contingences de la vie réelle. Si je n'écrivais qu'en vue du gain, de la renommée et des honneurs, j'abandonnerais la plume et je ferais bien autre chose !

Echos & Nouvelles

• Aide aux étudiants en médecine

Jeudi, le 7 février dernier, à 5 hres p.m., de nombreux représentants des promotions '20, '32 et '39, se rendaient à l'Université de Montréal pour remettre officiellement à la Bibliothèque un nombre imposant de volumes médicaux modernes.

Ils y furent accueillis par Mgr Maurault, président du comité de la Bibliothèque, par M. Raymond Tanghe, le bibliothécaire, et par les membres du comité de régie des étudiants en médecine.

Un vin d'honneur fut servi au cours de la réception.

L'on sait que depuis six mois, l'Université possède une Bibliothèque centrale. Elle est ouverte à tous les étudiants comme au corps professoral. Chaque faculté y possède sa section où se trouvent livres et revues.

L'organisation d'une bibliothèque universitaire, ouverte à tous les étudiants, comble une lacune formidable, surtout pour les étudiants en médecine qui ne pouvaient tirer grand profit d'autres bibliothèques telles St-Sulpice, des Hautes Études, de Polytechnique, etc....

Les livres médicaux d'édition récente y sont plutôt rares. Les anciens s'en sont rendus compte au cours de leur visite. La section médecine, sous ce rapport, est sans doute l'une des plus mal partagées. Le fait s'explique facilement. À cause de l'évolution rapide des sciences médicales, les volumes qui datent de 10 à 15 ans sont, en général, de vieux livres passés date et quasi inutiles.

Les étudiants en médecine qui, au début en petit nombre, ont commencé à fréquenter la bibliothèque, ont tôt fait de s'en rendre compte également. Pour quelques volumes d'édition récente, il y avait des rayons complets remplis de traités de médecine datant de 1890 ou de 1920.

Ces étudiants et nombre de leurs professeurs ont soulevé la question et lancé des appels.

Des médecins de trois promotions en ont eu des échos, et spontanément, l'idée leur est venue d'en appeler à leurs confrères pour venir en aide aux étudiants actuels et futurs, en contribuant à rajeunir et enrichir leur bibliothèque.

La générosité de tous a permis l'achat d'un nombre assez considérable de volumes qu'ils sont venus offrir eux-mêmes à la Bibliothèque.

Les médecins de ces promotions attachent tellement d'importance à cette question de la bibliothèque pour les étudiants en médecine, qu'ils veulent répéter leur geste annuellement et sont en droit d'espérer que d'autres promotions de médecine les imiteront bientôt.

Nous sommes sûrs, qu'à la suite d'un tel concours de générosité de la part des promotions de médecine, les futurs étudiants de l'Université de Montréal jouiront d'une bibliothèque médicale dont ils seront fiers.

Ce geste magnifique mérite toutes les félicitations et il est souhaitable qu'il sera imité non seulement par d'autres promotions de médecine mais par tous les diplômés des autres facultés.

Se sont occupés de l'organisation de ce mouvement : le docteur Donatien Marion, de la 1ère promotion, le docteur Roland Bélanger, de la 13e promotion et les docteurs Ruben Lévesque, Paul Brais, Fernand Charest et Jean Frappier, tous trois officiers de la 20e promotion.

● À POLYTECHNIQUE

L'Association des Diplômés de Polytechnique a tenu ses élections le 9 février dernier à l'occasion de son banquet annuel. Voici le résultat de ces élections : Élus par acclamation :

Président : M. J. A. Beauchemin, Ingénieur en chef de la Régie Provinciale de l'Électricité, président du chapitre montréalais de l'Engineering Institute of Canada. 2e vice-président : M. Charles E. Tourigny, ingénieur de la compagnie Shawinigan Water & Power. Secrétaire-trésorier : M. Henri Gaudefroy, secrétaire de la Direction de l'École Polytechnique.

Élus par ballottage :

M. Marc Boyer, Régistrare de la Corporation des Ingénieurs Professionnels de la province de Québec.

M. J. C. Chagnon, ingénieur en chef de la Commission des Eaux Courantes.

M. Yvon DeGuise, ingénieur de la Commission Hydroélectrique de Québec. Le Lt.-Colonel Guy Montpetit, Officier d'état major du District militaire 4. M. Gérard Lefebvre, ingénieur de la firme Dufresne-McLagan.

● DON À LA FACULTÉ DE CHIRURGIE DENTAIRE

La Faculté de Chirurgie dentaire accuse réception d'un don d'une lampe "Castle" fait par le Docteur J. Arthur Renaud, professeur de Dentisterie opératoire.

● CHEZ LES NOTAIRES

Me Lionel Leroux, a été élu président de l'Association du notariat pour le district de Montréal.

● M. GUY-PAUL HÉBERT

M. Guy-Paul Hébert, ingénieur au service de la voirie provinciale, a obtenu sa licence en génie civil à l'Université Purdur, de Lafayette, Indiana. M. Hébert est un diplômé de l'École Polytechnique, promotion de 1942.

● COMITÉ DES RECHERCHES

M. Roger Brais, Ph. D., professeur à l'École Polytechnique a été nommé au Comité des Recherches de l'A.G.-D.U.M.

● ASSEMBLÉE ANNUELLE ET ÉLECTIONS CHEZ LES H. E. C.

Les membres de l'Association des licenciés de l'École des Hautes Études commerciales de Montréal se sont réunis dernièrement au Club Canadien de Montréal pour la tenue de leur assemblée générale annuelle.

Les membres du nouveau conseil d'administration de l'Association des licenciés H.E.C. se sont réunis quelques jours plus tard pour l'élection de l'exécutif suivant : président M. Roland Philie '21, gérant général de David & Frère Limitée ; 1er vice-président, Roger Messier '29, C.A., vice-président et contrôleur de United Auto Parts Ltd ; 2e vice-président, Georges Lafrance '25, de Québec, surintendant des Assurances de la Province de Québec ; secrétaire, Lionel Gauthier '36, gérant de la production O Gauthier Ltée ; conseillers : MM. Yvanhoë Richer '32, attaché au service des finances de la cité de Montréal ; Philippe Hurteau '39, chef du service fran-

çais des relations extérieures de Canadian Industries Ltd ; Wilfrid Lavigne '30, gérant de division à la Sauvegarde, et Édouard Possé '35, d'Ottawa, secrétaire du ministre fédéral des Pêcheries.

M. Vianney Pineault '38 a été maintenu dans ses fonctions de chef du secrétariat de l'Association.

● AVISEUR LÉGAL

Me Damien Jasmin, c.r. a été nommé aviseur légal adjoint de l'A.G.D.U.M.

● EXPOSITION DE MEXICO

Le gouvernement mexicain a invité l'Université de Montréal à participer à l'exposition du Livre qui se tiendra en mai prochain à Mexico.

Nous voudrions y faire figurer toutes les publications de notre Université : Revues — Volumes — Communications — Thèses — Annuaires, etc.

Dans ce pays favorablement disposé à l'endroit du Canada français, nous avons tout intérêt à faire une manifestation collective imposante, c'est pourquoi nous prions chacun de ceux qui ont publié des travaux d'en faire parvenir un exemplaire à la bibliothèque de l'Université en indiquant bien sur l'envoi "pour l'exposition de Mexico".

● ASSOCIATION DENTAIRE CANADIENNE

À l'occasion du passage à Montréal du Dr Harvey-W. Reid, de Toronto, président de l'Association dentaire canadienne, Les Drs Joseph Nolin, Eudore Dubeau et Arthur-L. Walsh, (McGill) ont reçu une décoration à titre d'ex-président de cette Association.

● LIGUE PANAMÉRICAINNE

M. Marcel Thérien a été élu à la présidence du chapitre local de la Ligue panaméricaine du Canada.

● ASSOCIATION CANADIENNE D'OPTOMÉTRIE

M. Alfred Mignot, o.d., doyen et professeur émérite à la Faculté d'Optométrie de l'Université de Montréal, ainsi que vice-président du collège des optométristes de la province, a pris part récemment, à Winnipeg, au congrès de l'Association canadienne d'Optométrie.

● FACULTÉ DES SCIENCES

La Faculté des Sciences annonce les nominations suivantes :

Le Père Josaphat Asselin c.s.v. est nommé "professeur agrégé de chimie générale" ; Mlle Germaine Bernier permutte du poste de chargée de cours de dessin en biologie au poste de "chargée de cours de biologie".

● DÉLÉGUÉ DE LA FACULTÉ DE CHIRURGIE DENTAIRE AUX ÉTATS-UNIS

Le Docteur Marcel B. Archambault, professeur d'Endodontie à la Faculté de Chirurgie dentaire de l'Université de Montréal a été délégué officiellement par l'Université au Congrès de la Chicago Dental Society qui se tient à l'hôtel Stevens de Chicago et à la réunion annuelle de l'American Association of Endodontists, qui a lieu, peu après, au même endroit.

Le Docteur Archambault présente à ces séances scientifiques, un exhibit qui illustre le programme d'enseignement de l'Endodontie à notre Faculté de Chirurgie dentaire. Cette démonstration montre aux délégués améri-

cains et canadiens tous les stages cliniques et pré-cliniques que les étudiants de la Faculté de Chirurgie dentaire de l'Université de Montréal doivent faire dans le service d'Endodontie



AVEZ-VOUS DES SUGGESTIONS À NOUS FAIRE
POUR ASSURER LA BONNE MARCHE DE L'ASSO-
CIATION ? N'HÉSITEZ PAS À NOUS ÉCRIRE.

